

Les « Carnets » sont des extraits choisis du « Feuilleton » hebdomadaire publié sur le site <http://www.jeanblanquet.net/>

CARNETS 1 à 10

Illustrations de l'auteur

Table des matières

CARNET 1

CARNET 2

CARNET 3

CARNET 4

CARNET 5

CARNET 6

CARNET 7

CARNET 8

CARNET 9

CARNET 10

Carnet 1

Si je ne m'abuse, Nietzsche a énoncé en quelques mots ce qui constitue, avant la réalisation personnelle décrite par Jung, le drame de l'existence humaine : «mauvaise conscience, ressentiment, ascèse». Cet automatisme, qui sanctionne en fait notre connaissance innée du bien et du mal, peut avoir la catastrophique conséquence suivante : nous résignons notre émerveillement devant la nature quand nous en possédons l'explication scientifique (qui n'est le plus souvent qu'une description attentive), comme si celle-ci, en tant que nouvel élément, réfutait,

condamnait, notre sensibilité préalable. Mais, savoir que le délicat papillon éblouissant est un simple insecte qui a été lui-même précédé par une larve sans attrait ne doit certainement pas diminuer notre admiration. Et même nous devrions étendre le sentiment que nous éprouvons à la larve elle-même et à tout ce qui contribue à produire la magnificence spectaculaire, oeuvres souterraines, obscures, réprouvées. Car rien ne doit diminuer notre pouvoir d'aimer qui est l'unique source de progrès.17/05/98

...

Supposez qu'un mec comme Blaise Pascal (pas vraiment lui bien entendu mais ce que vous croyez qu'il était) vous explique que son grand-père maternel a tué sa femme devant sa fille avant de se suicider en prison. La fille resta dépressive durant des années, et éleva son garçon en lui mentant jour après jour au sujet de la mort de ses parents. Le garçon se souvient aussi qu'à cinq ans, dans le minuscule appartement de ses parents, il entendait sa mère se plaindre des assauts sexuels de son mari...*irez-vous lui dire que son mysticisme est le produit de ses refoulements ? Mettrez-vous dans le même sac ses «Pensées» et cet aveu, le tout à la poubelle ?*

...

Sous le front, là où la bataille fait rage...

...

De quelle espèce de poussière suis-je fait ? alluvions d'un fleuve, boue aurifère, pollen, élytres desséchés ?

...

Quoique ses formes soient globalement régies par la société, le travail est voulu par Dieu. Se conformer à cet ordre n'est pas une adhésion au système, comme le croient quelquefois ceux que la saloperie humaine fait souffrir et qui finissent par tout rejeter en bloc en se sacrifiant eux-mêmes, artistes ratés, clochards.

...

Personne ne peut changer ce qui est. Le monde entier serait-il d'un avis contraire, si tu n'es pas coupable tu n'es pas coupable. Aucune véritable gloire n'est usurpée durablement. Aucun profit illicite jamais consommé.

...

Quand le cosmos tout entier, la nuit poignardée d'étoiles, sont amarrées à un faubourg de Buenos-Aires, par le bandonéon de Piazzolla...

Vas-y de tes flux verts

Toi qui es comme la mer

Tango dit argentin, latino-américain...

...

A certaines heures, vivre pourrait se comparer à la conduite d'un quadriga romain, composé d'un bel attelage de quatre fiers coursiers, à cette nuance près : il n'y a pas de char et encore moins de conducteur tenant les rênes.

•••

Chaque être a un destin et ce destin c'est la réalisation de soi, la réalisation personnelle, l'individuation. Pour moi, il est clair qu'il consiste à poursuivre jusqu'au bout ce qui a commencé à l'âge d'un an, lorsque j'ai rencontré le Mal.

•••

L'obscène c'est l'érotique que nous ne pouvons pas supporter.

•••

Seul, dehors. Il est tout à fait naturel de n'éprouver aucun désir centrifuge, de ne sentir aucune envie de possession. Car ce monde n'est à personne.

•••

Pourquoi ne suis-je pas toujours là-bas sous l'olivier planté en terre crétoise, allongé dans un sillon sous le ciel bleu...

•••

«souffrance des artistes consumés par la flamme créatrice dans un monde peuplé de dormeurs où la vie n'est le plus souvent qu'une «préface à la mort» ». Viviane Forrester

•••

Il y a des créatures ailées qui volent, on les appelle des oiseaux. Ecoutez-moi bien, braves gens ! Ils occupent le ciel, ils s'y affairent, vont, viennent, circulent, manifestement capables de volonté, d'intentions, d'échanges. Auparavant je ne les voyais pas. Je ne voyais pas cette vie intense, bruyante, nombreuse, partout au-dessus et autour de moi. Et maintenant je la remarque sans cesse ; elle est présente, comme si un monde supplémentaire était venu s'ajouter au monde habituel ; je vois et comprends sans effort la volonté, les intentions, les échanges, et c'est merveilleux.
dimanche 5 juillet 1998

•••

Le discours de J.J.Rousseau est hermétique à tous ceux qui s'identifient plus à leur ego, à leur volonté, leur culture, qu'au moi primordial. S'ils peuvent le faire c'est qu'ils ne nourrissent pas de culpabilité gênante, ou qu'ils l'ont acceptée ! « L'homme est mauvais » peut être prononcé de deux manières différentes : soit celui qui parle s'inclut, soit il s'exclut de son jugement. Dans le premier cas, cette prétendue lucidité devient une excuse pour commettre des fautes; dans le second elle justifie le rôle de

chef. J'ai connu quelqu'un dans le deuxième cas qui s'expliquait de la sorte l'utilité des lois, sans voir que celles-ci, puisqu'humaines, ne peuvent donc qu'entériner le «mal» en question. Répétons-le encore : c'est la société qui rend l'homme mauvais. Et n'échappent au mal que ceux capables de voir d'icelle l'utilité relative.

•••

Cinquante-quatre années pour comprendre que *aimer* et *comprendre* ne sont pas une seule et même chose chez les humains.

•••

L'immoralité se développe dans la non compréhension du monde. Fils de son temps = esclave.

•••

Tout va bien chez les anges.

•••

(Se laisser glisser sur l'irréel puis entendre la voix de Dieu.)

•••

La réalité humaine qui est à l'œuvre dans la tradition artistique depuis des siècles peut, évidemment, être niée dans un acte de révolte, de rébellion, mais la nouvelle «école» ainsi créée ne peut exister durablement sans revenir, riche peut-être de quelques découvertes ponctuelles, à ce dont elle procède forcément malgré tout elle aussi.

Ces accès de fièvre, cette «maladie» récurrente qui, certainement frappait autrefois aussi les individus dans leur recherche solitaire d'expression, mais qui restait secrète, cherche, depuis plusieurs décennies, à s'affirmer comme aussi valide que la tradition qu'elle menace et combat. A mon avis il s'agit là de l'orgueil infantile de notre époque «moderne» industrielle qui s'imagine en connaître davantage sur la réalité qu'auparavant. (Cependant, à l'approche du 21^e siècle, nous commençons à percevoir les bornes infranchissables de l'équilibre écologique et à reconnaître enfin les lois qui ne sont pas celles que nous avons instituées. Que nous ayons pu les oublier prouve que nous sommes bien, comme le dit quelque part Rousseau, enclins à l'imbécillité...)

C'est ainsi qu'on peut actuellement tracer deux courants traditionnels parallèles, celui de la conformité et celui de la rébellion. Mais conformité ne signifie pas «académisme» et les artistes capables de conserver ce qu'il y a d'impérissable dans la tradition peuvent être novateurs, comme par exemple, Francis Bacon. Ils s'opposent aux «ingénieurs», aux «expérimentateurs» dont les découvertes se situent par la force des choses sur le plan technique. En effet on ne peut pas inventer une nouvelle âme à l'humanité pour la simple raison qu'elle n'en a pas deux et que l'unique est depuis longtemps connue. Quiconque s'imagine découvrir autre chose que ce que Apelle exploitait, poursuit un leurre.

Cette catégorie, depuis Marcel Duchamp, a proliféré. Recherches techniques, recherches formelles, et orgueil démesuré. Qu'en reste-t-il quelques décennies plus tard, comme, à titre d'exemple, de Pollock? Une singularité historique, une signification anecdotique. Où est le dialogue métaphysique, spirituel, avec celui qui regarde ? Nulle part car cet art se pose comme une fin en soi.

Il n'a pas compris que sa grandeur paradoxale est de n'être qu'un moyen mais le seul d'exprimer ici-bas ce qui défie toute expression.

...

La Nature exprime Dieu, tout le monde le sait. (Toi, l'esprit fort qui t'apprêtes à me contredire, je t'emmerde !) Mais savez-vous ce que cela veut dire au quotidien ? Redevenir comme les anciens Egyptiens : adorer, par exemple, les chats, dont le naturel et la liberté confinent au sublime, (et que tu ne vois pas !) Tenir conversation en famille devant les arbres des forêts, arbitres du monde.

Moi, j'ai pleuré pour mon Jésus, mon chat, mort en dépit de la Grâce, ce que nous, les hommes ne comprenons pas.

Nature, Mère Nourricière, Grand Livre !

...

Nous ne pouvons pas vivre comme si rien n'avait de sens, ou plutôt comme si les seuls paramètres de l'existence étaient économiques. Que le travail constitue la majeure partie de notre temps, soit, mais alors

...

«Le rêve de tous les poètes authentiques a été de rendre à l'homme un contact primitif avec le monde. Plus l'humanité se soumet -pour comprendre, agir et vivre- à l'image rationnelle du monde, plus la poésie est cet effort pour rétablir entre le monde et l'homme un contact aussi intuitif, aussi frais, aussi direct que possible.» Mounin.

...

Nous avons peur de nos pouvoirs perdus, de nos mains coupées...

...

...J'ai fait le rêve d'accorder Dieu, le monde, et moi, pour ne former qu'un, dans une parfaite harmonie.

C'est le rêve que nous formons tous, enfants, sur la base d'une erreur, et auquel la plupart d'entre nous renonce complètement.

D'autres, moins nombreux, en gardent la nostalgie permanente.

Un petit nombre l'accomplit en en comprenant le sens véritable.

Quant à moi, j'ai trouvé le moyen de le faire non pas une fois mais deux ! 03/12/98/

...

Il me semble que le tableau brossé par les écrivains, à chaque époque, de la condition humaine, reflète davantage l'état de la société que celui de l'âme humaine proprement dite.

En effet c'est ce qui s'impose socialement comme primordial qui est tenu pour réel plutôt que la vérité elle-même. Ainsi, aujourd'hui, il n'y a de plausible que le désespoir car nous ne rendons compte, en démocratie, que de la foule, du plus grand nombre, donc de personnes malheureusement inaccomplies, au contraire d'Homère, par exemple, qui, à son époque, ne voyait que des héros, en ne regardant que ceux qui étaient tenus alors pour importants, les chefs, les guerriers d'exception.

Qu'en est-il en vérité de l'âme humaine, hors de ces déterminations sans valeur ?

Qu'en est-il du véritable destin humain, du potentiel de cette espèce particulière ?

Quel est le vrai bonheur, quelle est notre vraie vocation ?

Les philosophes, et encore moins les mystiques, n'écrivent de romans qui dépeindraient pareilles histoires. Les philosophes adorent brouiller les cartes, les mystiques y mettre le feu, sachant tous que le problème n'est pas de se faire une image de soi.

Le roman n'est pas, à mes yeux aussi, le genre le meilleur.

•••

Si un seul individu peut comprendre que le bonheur n'existe pas et découvrir dans cet abandon, ce renoncement, quelque chose qui, resurgi, se met soudain à ressembler au bonheur plus que tout ce qu'il désira jamais, on peut bien espérer qu'un jour l'humanité aussi dans son ensemble le comprendra. On peut l'espérer, oui, sinon le croire...

•••

A exigences inégales, jugements différents. Il est bien évident que celui qui possède une aspiration entière, un besoin d'accomplissement véritable, ne peut pas se contenter des qualités moyennes (fausses) de la plupart d'entre nous. Mais comme n'importe qui il doit accepter la réalité et

•••

Comme je voudrais que tu reviennes, Petite-Lune, grandie, immense, inévitable, mon manteau de lumière...

Carnet 2

Je sais une chose immense et insaisissable, et je tente de la dire...

...

Le coeur est un chasseur solitaire. Traduction : comment aimer dans ce monde d'imbéciles ?

...

-Des fonds grouillants des océans jusqu'aux plus hautes cimes de l'Himalaya, etc., la Vie protéiforme, incontrôlable, dont nous ne sommes probablement qu'un moment dans un devenir inimaginable, un étage dans une grandeur infinie.

...

Quoique la dimension tragique soit ce qui, en art, ajoute l'exaltant élément de grandeur, je considère, puisqu'elle ne trouve son origine que dans la souffrance enfantine, qu'elle n'est pas indispensable. Il y a davantage de force à se contenter même de la mièvrerie qu'à réclamer l'épice élaborée à partir du sang humain.

...

L'Internet : la bataille pour l'intelligence !

L'enjeu, changement de société, de mentalités, est probablement l'un des plus importants de l'histoire, si l'on est capable de voir le potentiel que recèle ce nouveau media. La parole, donc la vie, rendue à l'individu dans une société qui s'est construite sur le cadavre (mais disparu, virtuel) de Jésus-Christ, c'est-à-dire sur celui de la Nature, est le plus inattendu (mais logique) paradoxe qu'on pouvait (devait) imaginer, et c'est ce qu'il faut défendre ! Cette résurrection au terme d'une entreprise de négation absolue devrait tous nous réjouir si nous étions capables d'en apprécier la parfaite justice et l'immense ironie. Ici, en France, patrie de ce criminel majeur qu'est Descartes, peu de gens peuvent accepter un aussi irrationnel retournement de la donne.

Quand je tente de l'explicitier je ne rencontre que l'apathie. Il m'arrive de douter même de l'existence de mes interlocuteurs. J'ai l'impression de parler de l'air à des organismes anaérobies.

Bah oui, l'Internet c'est la réalité de l'intuition qui fait la sainteté : l'interdépendance mutuelle de tous. C'est la possibilité d'expérimenter concrètement la fraternité humaine, après l'avoir affichée comme un idéal (donc impossible, hein Cartèse ?) aux frontons de nos monuments.

Que tous ceux qui ne sont pas morts se lèvent.

...

X, ce c... gigantesque, dogmatique, applaudi par la galerie, et toujours pleurnichard, a confessé : «J'écris contre les mots» ! Si, si. J'ai aperçu cela aujourd'hui dans un « grand » magazine.

S'il a vraiment énoncé pareille ânerie (il ne serait pas le seul), c'est un bonheur pour moi de pouvoir le contredire ici avec toute la profondeur, la beauté, et la véracité psychologique qui n'échapperont, je l'espère, à personne : moi, « j'écris avec les mots » !

•••

Il y a beaucoup d'ironie à ce que moi, le littéraire, contre qui autrefois furent édictés des programmes scolaires accordant la prééminence aux maths et aux sciences exactes, je me retrouve aujourd'hui sur le front de l'Internet à promouvoir un media que refusent nos sceptiques cartésiens de France.

En fait rien n'a changé et l'intelligence me paraît encore du côté de l'enthousiasme et de la confiance, du rêve, du coeur, et non de la crainte, du besoin de certitudes vérifiables, qu'on appelle en France la raison, dont on sait l'inutilité et la perversité, comme, par exemple, dans l'expérimentation animale.

Il commence à devenir urgent de régler son compte à la représentation réductrice que nous nous faisons de la personnalité humaine dans ce pays où la connerie crasse passe pour l'expression du bon sens. «Je pense donc je suis», cette ineptie symptomatique d'une névrose devrait avoir fait son temps. Qui, dans son état normal, a besoin de recourir à cet artifice pour éprouver qu'il existe ?

On m'informe, en effet, d'un débat au sujet de l'Internet, au cours duquel, réfléchissant aux pouvoirs de l'ordinateur, on en est venu à craindre la disparition du corps professoral tout entier remplacé par l'audiovisuel à distance ! Quelqu'un ayant suggéré que c'était faisable, on se mit à raisonner comme si c'eût été inévitable ! Et le scénario-catastrophe fut développé, cartésienement vôtre et au bûcher la machine !

Je me permets de dire ici que l'on n'est pas obligé de faire ce que l'on ne veut pas, et que l'ordinateur, comme la pelle et la pioche, peut avoir un usage mauvais ou bon selon notre désir. («Le désir chez Descartes», ça c'est un sujet !). On peut, avec pelle et pioche, construire une maison, ou en abattre une autre ! Le saviez-vous, messieurs les docteurs de la Loi ? Je suggère donc qu'on brûle aussi le casse-noix, la pompe à vélo, la gomme à effacer. Puis les chaussures, l'arrosoir, et la galerie de voiture. A ce propos -la voiture- ne faut-il pas, dans ce cas, trouver une solution ? N'a-t-elle pas fait, elle, la preuve de sa nocivité ? Pollution, accidents, on ne peut pas dire qu'elle soit parfaite ! L'ordinateur, en rendant quantité de déplacements inutiles, nous aidera peut-être à la négliger. C'est réjouissant, n'est-ce pas, car personne encore, que je sache, n'est mort en pilotant son ordinateur !

•••

«Nous ne chantons pas, nous ne dansons pas, jamais nous ne rions, nous sommes les enfants de la terre, les enfants des hommes»...

•••

Résoudre les fausses contradictions :

Une société qui assigne à tous un rôle selon l'âge, le sexe, etc., laisse entendre qu'il existe un ordre, un règne, au-dessus de l'homme. Rien de plus normal, dans son évolution, qu'on veuille se rendre adulte et s'affranchir de la tutelle générale. Mais si la règle génératrice de l'odieux conformisme est contestable il n'est pas mieux d'instituer en dogme son absence, comme nous le faisons aujourd'hui.

La réalité n'est-elle pas que chaque individu doit trouver le *diktat* de son destin et s'y conformer, respecté en cela par les autres et respectueux également d'eux-mêmes ?

Il y a bien une règle propre à chacun, identique pour tous dans son essence, mais variable dans son expression.

•••

J'appelle fraternité le lien produit par notre appartenance mutuelle à la même espèce. Tous n'en ont pas conscience au même degré. Le méchant est le véritable «aliéné», le fou, mais pour ce qui est du lien politique, social, il me paraît plutôt méritoire de s'en dissocier. Les malades mentaux sont des gens qui ont cassé un lien intérieur, avec eux-mêmes, plus qu'avec les autres, et encore pas toujours selon la gravité de leur problème.

•••

Problème : Est-ce que les animaux sont aussi moches que nous ? Je veux dire : passé un certain âge lit-on sur eux, comme sur nous, les signes de la résignation, du dégoût, du découragement, de l'aigreur ?

Perdent-ils cette empreinte du divin, cette majesté, que nous avons un peu trop tendance à confondre avec la jeunesse, mais qui n'est pas autre chose que la confiance des êtres protégés. Ne faisant rien d'autre que d'obéir à la *Loi*, ne possédant rien, et qui ne peuvent rien perdre... Ni perdre la santé, ni perdre la vie. Ils n'*ont* rien, ils sont.

•••

L'Amour permet d'échanger des émotions comme une arme envoie des projectiles. Notre sentiment, à certains instants, suit sa trajectoire comme une particule de matière et atteint sans que nous le sachions toujours, toujours son but. Emus à distance par ces impacts invisibles le coeur de l'autre, son âme, quelquefois sa chair même, en gardent la trace, l'influence.

Il faut le croire.

•••

Je détiens aujourd'hui une solution originale au classique problème de la motivation artistique, problème qui m'a toujours paru irréel et sans importance mais que tant d'entre nous continuent à poser : pour qui crée-t-on, soi ou les autres ? L'artiste doit-il penser ou non à son public ?

Contrairement à l'usage qui réclame une réponse unilatérale, je prétends que oui et non, sans trancher. Oui, car je ne crée pas pour moi. Non, car je ne crée pas non plus pour autrui.

Et bien que cela puisse vous paraître présomptueux, Mesdames et Messieurs, il me faut vous avouer que je crée pour l'unique interlocuteur qui vaille, le seul amateur

d'art capable de comprendre immédiatement n'importe quel extrême sans l'opposer à un autre, le seul qui détient les clefs, et toutes : Dieu !
Franchement je ne vois pas à Qui d'autre adresser mon rêve, ma folie. Qui élirait un semblable, imparfait comme soi, faillible ?
Même Zola, son ami d'enfance, grand, immense écrivain, ne parvint à comprendre Cézanne.

•••

Maintenant que tu es établi à jamais au ciel
(Jojo, chat européen tigré argenté parfait standard)
Figure inaltérable comme taillée dans la pierre
Ayant rejoint pour toujours ta véritable dimension
Puissant attentif et serein
Veilleras-tu sur moi avec ta compassion angélique
Et ta sûreté de juge toujours intègre ? Oui tu veilleras
Je le sais comme je sais que je ne peux plus faillir.

•••

Nous n'avons qu'un père, c'est Dieu !

•••

Moi aussi j'ai chevauché des ossements
bu de l'essence en feu
et envoyé promener le bonheur à coups de pied dans les parties sensibles
tant qu'à faire
ni dieu ni maître
et pas peu fier.

•••

Tout comme moi avec elle, L., n'a jamais cessé de m'aimer. Les premiers mots qu'elle m'a dit lorsque nous nous sommes revus, une dizaine d'années après notre séparation, ont été : «A. est mort» et les larmes lui sont montées aux yeux, puis, «je me suis mise aux petits légumes», comme si nos accords et nos discussions venaient à peine d'avoir lieu.
Quelle méchanceté incommensurable peut avoir animé ceux qui nous avaient séparés ?
Et pour preuve supplémentaire que le temps compte bien peu, je songe à cela comme si c'était hier, alors que dix années se sont écoulées encore, retrouvant tout à coup la sérénité perdue vingt ans auparavant.

•••

En va-t-il des idées comme du reste, je veux dire : y a-t-il à leur sujet, comme pour les vêtements, le mobilier, etc., des modes, un snobisme, c'est indéniable. Mais en va-t-il de même pour l'intelligence globalement qui devrait céder la place à la bêtise parce que c'est «*tendance*», je crois parfois que oui.

... « à quoi sert d'avoir accès à la bibliothèque du Congrès Américain, si on ne sait pas où se situent les Etats-Unis ni ce que représente cette bibliothèque*."

Combien y a-t-il eu de Dominique Wolton à l'époque de Gutenberg ?

(A quoi sert d'imprimer des livres si les gens ne savent pas lire ?) Cela me rappelle un article du Figaro dans lequel un éminent esprit se demandait à quoi servait de faire passer à tous le baccalauréat puisque le nombre de places de cadres était forcément limité. Au mieux, pour éviter de trop s'interroger sur les origines complexes et nauséabondes d'une telle opinion, qualifions-la objectivement de "réactionnaire".

.....
Je voudrais conclure avec ces vers de Baudelaire, sublimes, qui n'ont aucun rapport mais je les trouve tellement beaux, particulièrement cet "enrhumée" divin (ils en avaient un vague (rapport) dans mon brouillon, la colère m'ayant rendu fou) :

« Que tu dormes encor dans les draps du matin, / Lourde, obscure, enrhumée, ou que tu te pavanés / Dans les voiles du soir passémentés d'or fin, / Je t'aime, ô capitale infâme ! Courtisanes / Et bandits, tels souvent vous offrez des plaisirs / Que ne comprennent pas les vulgaires profanes. »

.....
*D. Wolton. (Oser avancer cela en France, le pays le plus en retard d'Europe, pour ne pas dire du monde, eu égard au niveau de richesse, est proprement hallucinant ! «Internet et après», c'est le titre du livre, alors que nous n'avons pas même acquis l'usage ni développé réellement l'outil !)

•••

«ce n'est pas parce qu'un jour tous les Européens seront interconnectés que la conscience politique européenne va évoluer*»

Ce n'est pas parce qu'il pleut que je ne prends pas mon parapluie.

Ce n'est pas parce qu'il ne pleut pas que je prends mon parapluie.

Ce n'est pas parce qu'il ne pleut pas que je ne prends pas mon parapluie

Ce n'est pas parce qu'il pleut que je prends mon parapluie. Je pense donc je suis.

*le même (voir plus haut)

•••

Quand bien même l'Internet ne serait que quelque chose comme la coutume anglaise qui autorise chaque citoyen muni d'un cageot à s'exprimer en public le dimanche matin, à Hyde Park, il faudrait l'encourager.

C'est tout le problème de notre société. En France tentez de le faire et vous atterrirez illico dans un cul de basse-fosse, ou au service psychiatrique de l'hôpital le plus proche. A Londres cette liberté bien petite est peut-être ce qui permet aux Britanniques de s'intéresser davantage que nous aux nouveaux moyens de communication. Ils ont reconnu qu'il existe dans l'être humain le besoin, la nécessité de s'exprimer.

Que dire des Américains qui sont capables, au restaurant, de se lever tout à coup pour annoncer leur fiançailles à l'assistance ou un événement personnel qui les touche au point qu'ils veulent que tous le partagent ?

Imaginons cela en France. Regardons-nous plaindre ce pauvre imbécile, une épave sans doute, un attardé. Un demeuré, un malade mental, un *fou*. Comme nous savons bien, avec la nécessaire commisération polie, faire semblant d'écouter. Dans notre

attitude il y a tout Molière, non pas le grand mais le petit Molière, si mesquin, si français, que Rousseau critiqua.

Carnet 3

Rouvrir le jardin d'Eden, voilà ce que j'ai tenté de faire, comme, je le suppose, quelques autres poètes. En tous cas, faire partager le poignant regret d'en avoir été expulsé. «Adorations». Je ne serais pas étonné que cela laissât tout le monde indifférent...

...

Puisque, dans un unique individu, fraction microscopique et misérable de l'univers, il existe assez de liberté pour concevoir l'harmonie universelle, assez de coeur pour choisir le bien, et assez de courage pour l'accomplir jusqu'au sacrifice, comment douter que, là-haut, dans la *sphère infinie*, ces valeurs ne triomphent ?

...

Qu'est-ce que cela fait de vivre entouré de malades, odieux de vulgarité, d'égoïsme, et pourtant dénués de méchanceté ? Faut-il les prendre au sérieux, lutter, se défendre, ou les ignorer et les plaindre ? Sans doute n'y a-t-il rien d'autre à faire que les ignorer, les secourir quand ils le réclament.

...

Voyez ce parking bien ordonné, oeuvre de l'homme, cette belle dalle de ciment peinte de bandes blanches, jaunes, de flèches, où s'alignent côte à côte, inertes, sans vie, des centaines de voitures, non loin d'un terrain vague où croissent à l'abandon des plantes ordinaires, inutiles, oeuvre de la nature. Qu'en est-il exactement pour vous entre cette mort élaborée d'un côté, véhicules rangés, immobiles, et cette vie spontanée de l'autre, branches audacieuses traversant le grillage, fleurs ouvertes, offrandes ? S'il fallait garder l'un, supprimer l'autre, que supprimeriez-vous ?

...

Pourquoi m'intéresserais-je à la Nature plus que de raison ? Ce grand marronnier dans la cour, c'est moi, et aussi ces buissons, cette herbe, ces fleurs... incompréhensibles, et par conséquent sans attrait. Mais de là à leur préférer ce

béton, cette ferraille, les murs, les rues, les poisons de la société, non, je ne suis pas si bête !

•••

Sur le chemin il n'y a pas d'embûche.

•••

La chose la plus mystérieuse au monde, bien entendu, c'est l'âme. Car, dans nos bons moments, considérant le corps (borné, souffrant), qui n'est pas grand-chose - pour utiliser l'ancienne terminologie : «fardeau», «poussière»- la mort ne paraît pas bien redoutable. Reste donc l'âme. C'est elle, sans aucun doute, immortelle, que nous adorons à tort comme nous-mêmes et que la liberté grandissante nous permet d'aimer dans la dépossession, qui est tout.

•••

Il y a une énorme différence entre le silence -mat, cotonneux, figé- d'un appartement bien isolé, pourvu de fenêtres à double vitrage, et celui - brillant, creux, frémissant- de la campagne nocturne. L'un fait songer à la maladie et au repos obligé, l'autre est une vie en attente, pleine d'impatience et d'envie, une proie cachée, immobile, palpitante d'émoi.

Le premier nous étreint comme une angoisse, le second nous lance sur la route blanche sous la lune, nous fait tenir l'être même de l'espace, convoque les planètes, retient l'ange.

•••

Quoique nous ne puissions comprendre ni l'un ni l'autre dans la langue originale (d'arbitraires réformes nous ont coupé d'eux) il n'est pas inutile de se souvenir qu'un siècle environ sépare Villon et Rabelais. A peu près autant qu'il y a entre Verlaine et nous. On peut raisonnablement présumer, si toutefois il existe un avenir, que, comme nous l'avons fait nous-mêmes, les générations futures amalgameront ce qui nous paraît aujourd'hui anachronique. Dans ces conditions à quoi bon se soucier de modernité ?

•••

Je me souviens de la maisonnette à la campagne, une seule pièce, où se trouvait ma chambre durant les vacances. Merveilleux de s'y trouver seul, allongé sur le lit étranger, prisonnier de la nuit, mais sans nulle peur. Tout était "esthétique", les beaux draps anciens, les ténèbres princières, moi-même.

Et un soir vint l'oiseau d'Athéna, une jeune chouette, dans la chambre.

•••

La Nature ne cesse jamais de nous faire comprendre que nous sommes des idiots. Si nous avons la plus petite conscience du miracle permanent qu'elle représente nous tomberions immédiatement à genoux. Quel homme sensé inventerait, par

exemple, la girafe, animal totalement absurde et parfaitement viable. Savez-vous que son cou a des vaisseaux équipés de valves de retenue qui, lorsqu'il est incliné vers le sol, règlent parfaitement la circulation du sang ? Bien.

Mais prenez aussi l'oie à tête barrée, *Anser Indicus*, (je vous parle de ce que j'aime) :

Ce sont des oiseaux qui migrent chaque année d'Asie Centrale en Inde. Il leur faut, pour atteindre leur but, franchir la barrière de l'Himalaya qui s'élève à plus de huit mille mètres. Impossible, avec leurs simples forces, d'accomplir cet exploit. En outre, à ce moment du voyage, ils sont épuisés. Le froid, l'absence d'oxygène, devraient être mortels. Mais leurs os creux peuvent stocker l'oxygène ! Et ils vont emprunter les courants chauds qui se forment et s'élèvent assez haut le soir pour atteindre l'altitude d'où ils pourront redescendre en vol plané de l'autre côté.

Voici : Dans la grandeur épique de ces paysages ils attendent leur heure en tournant dans le ciel. S'ils devaient manquer ce rendez-vous ils ne survivraient pas. Tous, même ceux qui font ce voyage pour la première fois, guidé par leur infallible instinct, savent qu'il n'y aura pas un autre essai. Certains, un très petit nombre, mourront malgré tout, tribut obligatoire à une justice supérieure qu'ils acceptent sans révolte. Le soir tombe et les courants chauds commencent à se former. Les mieux placés s'en approchent, s'y installent, puis tous peu à peu formant une gigantesque spirale tournoyante, lente et mystique. Ils sont des centaines, vaisseaux vivants inventés par la nature pour transcender la loi ordinaire, la magnifier, exprimer son sens. Dans le silence, loin de tout, avec pour seuls témoins les montagnes, le ciel du couchant, et les nuages, s'accomplit quelque chose qui devrait à mon avis engendrer chez l'homme un sentiment religieux définitif et absolu. Car il s'agit de quelque chose qui rend tangible le divin. Regardez cette flamme s'élever jusqu'à huit mille mètres, une flamme faite d'oiseaux orangés dans les rayons déclinants du soleil. Il n'y a plus d'air là-haut, aucune chaleur, et ce brasier est vivant. Il est composé d'êtres d'une humilité que nous pouvons à peine concevoir. Des créatures sans aucune valeur à nos yeux, sans importance, que nous tuons sans hésiter quand nous le voulons, mais qui possèdent des moyens de repérage que nous n'expliquons pas, une physiologie qui nous ébahit, et un amour de la vie, une foi, une constance dans l'accomplissement de celle-ci, tels que nous devrions, comme des *sauvages*, trouver -retrouver- la part d'âme en nous qui leur est fraternelle, le *totem*, et les adorer. Avec leur prétendue bêtise de bêtes ils accomplissent ce qu'aucune science humaine n'est capable d'expliquer réellement. Ce que nous appelons expliquer n'est toujours en fait que décrire. Et même si nous comprenions, nous ne saurions toujours pas *pourquoi*. Ou plutôt si. Nous pourrions le savoir si nous acceptions de renoncer à notre illusion de toute-puissance. Si nous consentions un peu à nous laisser porter, comme eux, quand c'est nécessaire, sur les ailes du vent, sur les ailes des *Souffles et des Apparitions*, au sein d'une nature plus grande que nous.

•••

Il semble malheureusement que nos concitoyens (je m'adresse ici exclusivement à mes amis internautes français) ne comprennent en majorité l'usage de l'ordinateur que dans l'unique perspective d'actions illégales, dont la plus répandue exclue totalement Internet : le piratage de CD par l'intermédiaire d'un graveur. Puis, ensuite, dans le non-respect des droits d'auteurs, ils tentent de s'établir tant bien que mal sur le créneau de l'édition sauvage. En dernier lieu seulement infiltreraient pour leur compte les réseaux pédophiles ! N'exagérons pas, je plaisante.

...

Jamais, dans toute l'histoire humaine, n'a été trouvé l'équilibre entre nature et société qui eût permis le véritable épanouissement de l'individu. Cette constatation n'est cependant pas suffisante pour permettre de croire qu'il s'agisse d'une utopie. Et ce but nécessaire est celui que l'humanité poursuit inconsciemment depuis toujours. Aucun progrès n'a de sens si le contexte social ne permet pas que tous en profitent, nulle aspiration personnelle n'est recevable si elle n'enrichit pas la société.

...

Personne, au *boulot*, ne fait état des doutes et des erreurs qui, s'ils étaient assumés, contrecarreraient la poursuite normale de l'activité. On n'avoue pas que tout est approximatif, qu'on triche, qu'on bâcle, qu'on falsifie. Les méthodes sont censées correspondre à une perfection que l'art seul, en réalité, est capable d'offrir. (La seule activité humaine qui, désintéressée, mobilise les facultés «supérieures»). Inutile de dire qu'il faudrait infiniment plus de temps, et d'humanité, dans les entreprises, si les résultats devaient être à la hauteur des prétentions. (Mais que de gaspillage évité !) Cette hypocrisie totalitaire... abuse parfois ceux-là même qui s'y associent par obligation, intermédiaires entre la masse qui subit et les chefs hauts placés. Ces **âmes damnées**...

...

Soyons un peu sérieux. Vous prétendez subvenir aux besoins d'une famille, construire l'avenir, dans le respect de l'ordre et de la morale, et bla bla bla... que sais-je encore, mais vous n'acceptez jamais de perdre un privilège au bénéfice des autres, qui croyez-vous abuser ?

...

Quand on arrive à créer vraiment, cela ressemble à ce qui se passe dans la nature selon la loi de l'attraction que les Grecs ont nommé Eros, l'amour. (Eros, et non Agapè.) Les potiers connaissent ce miracle qui soude indissolublement, comme aimantées, deux parties d'argile. Restauration de l'unité, retrouvailles des molécules. Lorsque je crée quelque chose de virtuel se réalise, comme si une fusion s'opérait entre deux moitiés séparées d'une unique, d'une absolue vérité.

...

... les serpents de tes caresses.

...

Depuis que j'ai raison, personne ne me croit.

Carnet 4

Il n'y a pas de Dieu courroucé, il n'y a que des lois naturelles inviolables. Je ne vous dis pas là que je ne crois pas en Dieu mais qu'Il est plus grand que n'importe lequel des juges divins les plus terrifiants trouvés dans les religions.

•••

Dire : «Dieu existe», c'est dire ce que l'on a *envie* de dire; « Il n'existe pas», c'est ce que l'on *pense*. Qu'en est-il en réalité ? Et même la question se pose-t-elle pour de vrai, existe-t-elle pour de bon, là-haut dans *l'infini des sphères* ?

•••

Il doit y avoir en moi du boeuf, de la vache, du ruminant, car je ne peux pas passer près d'une prairie après une averse, d'un champ, d'un terrain vague, sans ressentir une véritable jubilation aux parfums de l'herbe mouillée. Cette réalité-là, la pluie, l'herbe, le mystère des vies rampantes, contraintes, obstinées, annule pour moi toute allégeance à l'humanité. La ville, la société, n'ont plus de sens. Il ne reste que les vapeurs, les buées, les haleines, *les Souffles, les Apparitions*.

•••

Faut-il vraiment le dire ? Oui, bien sûr il le faut, tant est ancrée en tous l'idée que l'homme et la femme ont chacun en eux quelque chose de radicalement différent. Non, il n'y a pas d'obstacle au rapprochement, à la communication entre homme et femme. Et il y a même un accès supplémentaire (!) par rapport à la relation h/h, f/f !

•••

Le «système» n'est pas plus dur aujourd'hui qu'autrefois, car la dureté est son essence même, mais il est devenu exclusif, il n'y a que lui, ce qui rend cette dureté, quand elle s'exerce, insupportable. Le terme «marginal» n'a été inventé que depuis qu'il n'y a plus de marge. Au XIXe siècle encore, les terrains communaux représentaient la part de vie libre, non exploitée, non organisée, la part divine n'appartenant à personne, la différence. L'homme était encore une créature à la fois sociale et naturelle. Ces terrains furent accaparés, devinrent propriété privée, et, avec eux disparut la possibilité concrète de choix. L'oppression mentale dont nous souffrons aujourd'hui est encore accrue dans les villes par l'imbécillité qui consiste à exploiter la moindre parcelle d'espace, à ne pas laisser de *terrain vague*. Et, quant aux jardins, aux parcs intra-muros, ils sont tous enclos, barricadés de grilles, pratiquement interdits d'accès, ce qui supprime le bénéfice psychologique qu'ils

devraient normalement procurer. Ces «poumons verts» sont enfermés dans du métal !

Et nous disons que nous sommes intelligents.

•••

Le «système» est en réalité vide, vacuité, néant. Il n'existe pas. Il est le consensus mou, l'accord tacite; il est l'absence entre les hommes, le rien qu'aucune humanité, aucune présence, ne vient combler. C'est cette zone d'indifférence, cette neutralité, qui est le mal, car, pour la victime, rien ne justifie ce qui se passe. Elle est abandonnée, exclue, non parce que quelqu'un l'a décidé, mais parce que personne n'a décidé le contraire, n'a jugé nécessaire ou utile d'intervenir. «Ce n'est pas mon travail, ce ne sont pas mes affaires, cela ne me regarde pas». Qui condamne ? Personne. Les choses suivent leur cours. Il faut énormément de malheur, de misère, pour oser modifier le statu quo, refuser le régime établi. Qui, libéré de toute une éducation répressive, mutilante, peut se le permettre seul ? Quel saint ou quel artiste, quelle âme vivante ?

Il ne suffit pas d'être bon, il faut vouloir l'être, comprendre et anticiper.

•••

Les enfants se mêlent de tout à juste titre, parce qu'ils ignorent les règles de société, les usages, les interdits. Mais, en les leur apprenant, en les leur inculquant (c'est-à-dire en les leur imposant de force sans les leur expliquer) on détruit ce qui, plus tard, à l'âge adulte, permet l'initiative, l'exercice actif du bien, l'entraide, la solidarité. On les décourage peu à peu d'intervenir personnellement dans les rouages indifférents de ce qu'on appelle le «système» qui n'est rien d'autre justement que l'absence d'intervention, d'interprétation, individuelle.

•••

Chaque fois que le système prend pour toi une forme quelconque, une apparence, et suscite en toi une rébellion, une révolte, tu es dans l'erreur. Et tandis que tu luttas contre ce que tu crois être lui, tu le sers. Il n'est rien, tu l'inventes. On ne lutte pas contre le néant.

•••

Il y a soit la fraternité (amour, amitié...), soit rien. Savoir que le rien n'est que cela, et non pas le mythe d'une société, d'une civilisation, d'une culture -rien d'autre que rien- c'est se donner l'occasion d'entrer pour de *bon* dans la réalité.

•••

Au moins, la matière inerte n'est pas mauvaise.

•••

Comment aujourd'hui être cadre moyen, supérieur, au contact des ouvriers, des employés, dans une entreprise de type traditionnel, sans perdre sa santé morale,

mentale, et/ou physique ? Car, la première et non la moindre des contradictions, (dans une démocratie qui reconnaît l'égalité fondamentale de tous, c'est-à-dire une certaine identité commune), consiste, pour celui que sa fonction crédite d'une certaine intelligence, à nier -comme un imbécile- que ceux qu'il dirige soient exactement semblables à lui. Leur travail, bien que dénué d'intérêt, mal payé, leur sort injuste, doivent être considérés par lui comme acceptables, justifiés, mensonge qu'il paie forcément par la destruction de son sens moral, ou par un refoulement intellectuel, préjudiciables inéluctablement pour sa santé physique.

La gêne ressentie, qui se traduit par un manque d'assurance, une froideur, affecte encore davantage la qualité des relations humaines que cet individu est censé organiser.

Contradictions internes, crise de société, la violence naît aussi de ces problèmes. Nous ne pouvons plus aujourd'hui travailler dans des structures hiérarchiques de type classique sans nier les prétentions culturelles qui sont les nôtres.

En France, où l'on continue à se comporter comme si les différences de classe correspondaient à des différences de nature, il faut autoriser le décroisement de la société, rendre perméables les strates hiérarchiques, envisager que l'intelligence n'est pas l'apanage des nantis, et oublier enfin nos nostalgies d'Ancien Régime.

•••

Il n'y a pas de dieu vulgaire, de dieu querelleur : il y a l'infini consolateur et l'éternité !

•••

Conférer que les aranéides possèdent quatre paires de pattes ne change rien au destin de l'araignée. (Mes proverbes).

•••

Allez savoir ce que pourrait être un homme s'il n'avait pas à s' « adapter » aux autres. Original, créateur, libre, autant qu'on peut le rêver. Cette « nature », qui trouve rarement à s'exprimer, nous avons justement l'obligation, quelles que soient les conditions, de la préserver.

•••

Où je nage, mon eau...

•••

Ce qui me ravit réellement dans le spectacle de la Nature c'est que nos lois n'y ont pas cours et que celles qui s'exercent –regardez, par exemple, comment s'étagent et se bouleversent sous l'action du vent les nuages dans le ciel : transformations incessantes et constante harmonie- me consolent et me guérissent (me font oublier) de la tristesse et de la relativité des nôtres.

•••

J'ai étudié un peu l'Histoire Ancienne parce que j'aurais désiré vivre à une époque moins affairée, moins matérialiste que celle-ci... Je n'affirme pas que les hommes d'autrefois se montraient moins indignes de leur destin mais on peut imaginer une vie plus noble, plus authentique -le jour plus lumineux, l'espérance plus vigoureuse- autrefois qu'aujourd'hui. Quel péché dévorant nous interdit de croire aujourd'hui que Dieu peut se manifester ?

Dans la Nature vivante d'autrefois, peuplée d'innombrables divinités, une profondeur, sans doute un sens, organisaient la vie humaine, la soutenaient.

•••

Il me semble que la fange n'est pas là où on la situe, (par exemple dans les sex-shops qui ne sont que des repaires d'enfants attardés où les plus réprouvés pourraient bien n'être que les plus candides), mais partout où -comme dans les « hautes sphères », quand, sous couvert de raison, dont la pire est *d'état*- se commet le plus prolifique en crimes des péchés : le déni de la bonne volonté.

•••

Non, les vases ne sont pas vides sur l'autel aux mânes des poètes.

•••

On ne peut pas *faire* le mal, pas même le méchant.

On peut propager le mal, on peut être méchant.

Mais dans tous les cas le mal préexiste : c'est une donnée ontologique.

•••

Tous ces drames qui n'en sont pas vraiment, mais qui finissent pourtant dans la folie, le crime, et la mort, simplement parce que nous n'osons pas regarder la réalité en face.

•••

La morale, une morale naturelle, induite logiquement de la connaissance innée du Bien et du Mal, qui nous distingue des animaux, qui fait de nous ce que nous sommes bien davantage que notre degré supérieur d'intelligence, dans ses applications correctes ou déviantes, plus souvent déviantes mais ne reflétant toujours que notre naïveté, est inextricablement impliquée dans notre personnalité. En clair nous ne sommes finalement que ce que nous permet d'être notre conception personnelle de ce qui est bien et mal, en attendant, pour quelques-uns, de comprendre cette dualité et de s'en affranchir.

(Cela va sans dire).

•••

Les lois humaines ne sont faites que pour maintenir celles de Dieu. C'est la hiérarchie des commandements, leur degré d'importance, qui autorise les lois « mauvaises », opposées à la nature, comme par exemple, la propriété, utile

seulement pour organiser un ordre garantissant la paix qui est le degré supérieur. Comme dans la parabole où le Christ prononce que « le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat », chaque conflit devrait fournir l'occasion de redéfinir la priorité véritable et non de rappeler encore et toujours des droits uniquement formels. La bonne volonté définie dans le divin : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » n'est rien de plus que la capacité à renoncer à ce dont on connaît parfaitement la valeur et le profit relatifs.

...

...la nature du livre qui est *provocation à penser et à vivre*.
Rapport Cordier

...

J'en ai fait plus que n'importe qui. Je suis tombé malade, et, lorsque j'aurais dû m'estimer guéri, je ne l'ai pas pu à cause du mensonge dans lequel j'avais été élevé et dont le mystère continuait à me torturer. C'est ainsi que je me suis enfoncé dans la culpabilité, refoulant mes goûts, mes envies, dans l'espoir de trouver ailleurs, plus loin, la réponse. *Chienne de vie*, sur ma tête !

...

Se soumettre n'est pas nécessaire, mais traverser les espaces découverts en cachant prudemment dans un sac ses bannières, ses oriflammes.

...

L'être plein de force, de vigueur, le beau jeune homme, (c'est moi, lecteur), qui marchait sur la plage de Bathsheba, est-il mort ?

...

« Nous mourrons tous ! »
« Tu ne peux pas mourir, puisque je t'aime ! »

...

Il y a une telle beauté dans la nature, et, dans cette beauté, à ce qu'il me semble depuis l'enfance, une telle évidence d'une *volonté*, d'un *projet*, que je ne peux pas imaginer qu'on ne puisse ni ne veuille comprendre et participer. Quant à l'idée que l'homme ne doive présenter que son approbation dans la logique de ce système, je ne vois pas pourquoi celle-ci serait par le fait sans valeur ? Si nous pouvons dire non quand c'est oui, dire oui est évidemment la vraie grandeur.

...

Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer si, débarqué d'une autre planète, on s'instruisait en écoutant les conversations courantes, l'homme et la femme ne sont pas deux espèces séparées.

...

La chair, *carne*, la chair abominable, la viande, la *barbaque*, n'est pas *mauvaise*.

...

... téléfilms, souvent allemands, qui mettent en scène des bellâtres veules confondus dans leurs turpitudes par le héros de la série, justicier « ordinaire » et alcoolique - revanche des laids- dont on veut se refuser à croire (parce que l'on a tous un père, un oncle, une soeur, qui lui ressemble ...) qu'il abrite, dans la réalité, le type accompli du criminel.

La beauté, pas toujours injuste, existe bel et bien.

...

...l'avaleur, dûment, de rillettes.

...

Aucun système politique, fût-il parfait, ne peut constituer un asile pour un individu réalisé.

...

Durant un court instant, à peine le temps d'en reconnaître l'origine... la dévotion pour ma mère... j'ai senti dans mon estomac, lourd comme une pierre, dur, ce chagrin d'enfant vieux de cinquante années, *vieux de toute ma vie*, qui, fragmenté, enfin brisé, a inopinément disparu.

...

Comme si nous n'avions pas tous lorsque nous parlons
vous et moi
d'identiques racines
les souvenirs de la vie lointaine ancestrale
la première et vertueuse attention aux accomplissements de la terre
froissements de feuilles tombées
résonance de l'humus
écho d'un passage de harde
irrécusable référence plus importante que l'actuel présent
qui fait que ce que nous disons
précis versatile

demeure à jamais secondaire...

...

La nature toute entière n'est-elle pas évidemment célébration de celui qui est fait de poussière ? Tout lui est *accordé*, comme une extase. Tout lui chante la douleur disparue dans la reconnaissance de son propre néant.

...

De l'esprit des lois...

De la même manière qu'on devrait affranchir symboliquement la Nature du *diktat* humain afin de garantir le bénéfice psychologique qu'elle peut procurer dans les villes : *abattre les grilles autour des jardins publics...* ne faudrait-il pas aussi supprimer toute perception qui, dans son principe, s'adresse à l'individu naturel, et non pas à l'individu social, seul apte logiquement à contribuer à la société ? Par exemple, les impôts locaux qui sanctionnent un besoin ne ressortissant que de la nature et non de la société. Se loger n'exprime absolument pas la volonté de participer à la vie de la cité, particulièrement de nos jours où aucun choix alternatif n'est possible.

D'une façon générale revoir les dispositions qui introduisent une confusion entre nature et société, ce qui, dans la laïcité obligatoire actuelle, revient à contrecarrer, à nier, les aspirations spirituelles (je n'ai pas dit "religieuses") de la personne humaine.

...

On peut certes rencontrer le plaisir sexuel prématurément et être happé par la débauche, jusqu'à éprouver un tel dégoût de soi-même que l'instinct de conservation lui-même peut s'en trouver un jour affecté. Mais, en tenant bon (aide, chance), on finit par comprendre qu'il n'y a pas de honte à avoir, que quiconque dans la même situation eût agi de façon semblable. On s'en sort.

...

La seule façon de demeurer intact dans la complexité du monde humain où la règle est de mourir à Dieu (perdre son âme) pour survivre, consiste à identifier avec précision la nature et la société confondues, emmêlées, amalgamées inextricablement, soi-disant pour préserver, mais rarement, des intérêts inutiles. (Car cette confusion est bien l'oeuvre du Diable.)

Seul celui qui est capable de reconnaître sans erreur tout ce qui est légitime dans ses intentions, capable de rendre à César ce qui lui appartient, et de donner le reste à Dieu, existe, *dépossédé*, un peu.

...

Enivré de ta vie et du soleil Radieux et pur comme un ange J'ai mordu dans le fruit juteux de ta beauté Comme un assoiffé boit à une source dans le désert Délivré de la morale apprise, inventée, d'un faux dieu.

...

Je prends mon premier café bien noir, bien serré, venin d'aspic, densité de pierre -le fondement, le bloc- pour sceller aujourd'hui toute espérance dans cette assise. Le noir drapeau de la solitude en prison.

...

Pourquoi voulez-vous m'imposer vos coutumes, vos lois, vos idées toutes faites, quand les miennes, pourtant infiniment supérieures en intelligence, vous demeurent lettre morte ?

La réponse est contenue dans la question.

...

Les paysans turcs édifient dans leurs champs de hautes plates-formes sur pilotis, où ils se reposent en été avec leur famille, femmes dans leurs absurdes robes fleuries, enfants sauvages, déguenillés, paisiblement groupés dans les airs, et le souvenir de ces étranges et fragiles refuges aériens, presque irréels, ponctuant ça et là les monotones étendues brûlées, me procure, je ne sais pourquoi, une émotion d'une douceur presque douloureuse.

Au soir, plus extraordinaires encore, les silhouettes de ces insectes géants aux chefs animés, noires, se découpent sur le ciel fabuleux, sang et or, du couchant.

Carnet 5

« C'est un tas d' boue et une salope ! » Tas de boue, nous le sommes tous. Il n'est pas inutile parfois de le rappeler. Mais *salope* : quelqu'un qui aime à fausser les rouages, vicier ce qui l'entoure, *foutre* (private joke) *le bordel dans la zizanie* !

...

Le sexe -mystère sacré- n'est pas une action esthétique ni un culte rendu à une déesse ou un dieu partenaire. Il n'est pas astreinte solitaire ni componction dédiée. (...) Il ne peut, il me semble, en réponse au plus tellurique instinct, que viser l'efficacité optimum - trivial ou tout comme, vrai, sans masque. Quant à l'amour, rien, sinon, eu égard à tous nos dérèglements, permission des fantaisies indispensables.

...

Je songeai l'autre jour à ce que peut avoir de difficile le message du Christ adressé aux hommes que nous sommes pour la plupart, car, ce qui est fondamental en premier lieu, à savoir que Dieu n'est pas sur la terre, en est pratiquement inacceptable.

...

Tu es morte maintenant depuis combien ? quatre ans, cinq ans ? tu sais que je n'ai jamais eu la notion du temps ... tu m'en avais fait rudement baver, les deux dernières années, tu t'en souviens ? et puis la séparation, mon espoir constant de te retrouver, et ta mort brutale qui mit fin à tout.

Pour moi ça n'était toujours pas fini. Et d'ailleurs, dernièrement, je suis sorti avec une fille comme si c'eût été avec toi et que j'aie eu enfin l'occasion de te prouver que j'avais changé, que j'étais devenu parfait ! Inouï ! La pauvre. J'espère qu'elle n'aura pas trop souffert, car dès que j'ai eu compris j'ai cessé la relation. Heureusement il ne s'était encore rien passé.

La question que je me pose est : est-ce que je pourrai un jour revivre avec quelqu'un ? Je n'arrive pas à m'expliquer une pareille fidélité. Les années passent, ta place est toujours vacante, personne ne paraît apte à te remplacer.

Quand je pense à tout le mal que tu m'as fait et que je ne parviens pas à effacer... est-ce cela qui m'attache toujours à toi ? Probablement, ainsi qu'une certaine idée de moi-même qui n'est pas conforme à la vérité.

...

Je n'aime pas le côté grégaire des humains. Pire même je le hais ! Toute la tendresse que m'inspire par ailleurs la nature humaine s'efface dès que j'aperçois, que je sens, car je la flaire de loin cette inclination, qui est vraiment, à mes yeux, une perte d'équilibre, à s'agglomérer, s'agglutiner, se reconforter en s'absorbant, s'anéantir, dans la famille, l'école, le club, le clan, la tribu, la secte, le groupe, l'ethnie, jusqu'à (ô horreur !) la race.
(Et quand la collectivité condamne la secte, c'est un comble, autre histoire...).

...

Supposons que vous soyez dans une espèce d'engin hyper-rapide, façon Black Rock Desert-record du monde de vitesse, et que vous fonciez droit dans le mur. Vous n'avez d'autre solution que de déclencher le siège éjectable et bientôt vous allez vous retrouver dans les airs, au milieu d'une explosion, avant de flotter sous un parachute.

C'est exactement ce qui m'est arrivé autrefois, dans mon enfance, et j'attends toujours, balancé mollement, mais plus pour longtemps, j'espère, d'atterrir.

...

De la nature des accidents.

« Cela aurait pu arriver à tout le monde », on sait bien que c'est faux. Mais le contraire : « cela ne pouvait arriver qu'à moi » l'est aussi. La vérité, comme toujours, se situe entre les deux. « Je n'étais pas capable de l'éviter, mais je ne le souhaitais pas pour autant » .

•••

Odeur du chat : pain frais, tulipe écrasée, miel, cuir, cassis, huile d'olive, pollen.

•••

Pour moi -peut-être à tort- l'élégance dans la poésie, la littérature, consiste à braquer le projecteur sur le plus ordinaire de manière à laisser dans l'ombre le plus important, le plus audacieux. Si j'ai écrit, par exemple : « le platane est l'arbre de mon enfance... » en mettant banalement, c'est vrai, l'emphase sur le souvenir et la mémoire, c'était surtout pour rebâtir les palais partout anéantis, et faire émerger des troncs les éléphants y effacés.

Avec le concours présumé du lecteur fraternel.

Enfin, jouer au con n'est-il pas le plus délicieux pour l'intelligence ?

•••

Qu'y a-t-il de plus beau que le combat d'athlètes, l'affrontement de héros (dans la *nudité héroïque* chère aux Grecs), entre l'homme et la femme amoureux l'un de l'autre, appétits insatiables, lutte éternelle, cosmique.

Comme tu es belle dans ta force ! Je t'aime puissante, volontaire, comme ta soeur colossale modelée par Maillol !

Tes cheveux dénoués flottent sur tes épaules, ta peau exsude et brille, tu établis loyalement ton emprise, comme une planète...

•••

« *Enfin, jouer au con n'est-il pas le plus délicieux pour l'intelligence ?* » :

Lorsque des cons essaient de vous convaincre du bien-fondé de leur morale con, de leur philosophie con, de leur façon de vivre con, comme ils essaient tous de le faire habituellement à mots couverts, à mots entendus, quel plus grand bonheur que de demeurer sourd aux allusions, insensible aux appels, bref de *jouer au con* et de les battre sur leur propre terrain ?

Existe-t-il de toute façon une autre solution ?

•••

Il va falloir que je réfléchisse à l'utilité de demeurer dans un système où l'individu n'est rien, à peine un pion sur un échiquier qui n'est lui-même que du vide...

•••

Il ne peut pas ne pas exister un optimum véritable de la personnalité humaine, à moins que ceux qui ont parlé, tout au long des siècles, dans tant de cultures différentes, de réalisation de soi, d'accomplissement, de salut de l'âme, de liberté intérieure, de satori, d'illumination, de révélation, d'individuation, de connaissance de soi, etc... ne se soient également trompés.

Au quotidien, malgré cela, c'est l'inverse qui est établi. La médiocrité semble tout ce à quoi nous pouvons prétendre. « On est comme on est » et « l'erreur est humaine ».

Toute espérance de croire en une aspiration ascendante se heurte à ce que nous appelons en France la raison, voire le bon sens (grâce à quoi probablement nous sommes les champions de la consommation de tranquillisants).

Je hais Descartes.

•••

Il y a les montagnes éternelles et les tombes des morts.
Il y a les splendeurs de l'aube et du couchant et la peine infinie que me cause le destin des hommes.

•••

J'éprouve le besoin absolu d'éprouver l'illusion, de temps en temps, que le monde bas et abominable des hommes n'existe pas du tout à la surface du globe.
J'obtiens ceci en m'éloignant de la ville, à la campagne, partout où sont absents les signes de notre domination sur la vie, et la vertu qui est dans la nature, l'unique Vertu -/a impeccable- qui n'exclut, bien sûr, ni la violence ni la férocité, me console alors de tous les chagrins.

•••

La superstition vient de la peur, et la peur vient des mauvais traitements subis dans l'enfance.
Imaginer une humanité primitive naturellement superstitieuse revient à consacrer les incompétences (indifférence, bêtise, méchanceté) parentales.

•••

J'appelle *vertu* la droiture qui est dans la nature. Il n'y a pas *des* vertus mais une seule. Ca, je l'ai compris en contemplant la nature. Dans la vie végétale, et animale, se voit la même rectitude, la même dignité. Pas de lâcheté, pas d'échappatoire. Chaque vie se suffit à elle-même, chaque destin s'accomplit.
Il me semble comprendre que cette Unique Vertu (qui mérite bien une majuscule) n'est que l'obéissance constante du vivant à une loi supérieure constante (Dieu ?).
Que nous, humains, la transgressions constamment n'est pas à prouver puisque nous nous sommes même inventés les ancêtres responsables : Adam et Eve.

Cependant la religion, ici, fait état ensuite d'un rachat qui remet en question la fatalité.

•••

Nous ne pouvons vaincre la nature qu'en nous suicidant.
La vaincre, la dominer, c'est la même chose; la nature, c'est nous : nous sommes faits de TERRE !

Tout ce qui pourrait paraître à un adulte rassis et cartésien (je hais Descartes !) pure folie, comme ce que j'éprouvais, enfant, dans la contemplation amoureuse des étoiles, n'est que l'expression de la vérité biologique, car nous ne sommes que des composés d'éléments stellaires doués de conscience qui appelons « poètes » sans les comprendre ceux qui n'ont pas coupé les ponts avec la réalité.

J'aime l'herbe, la terre, l'eau, les insectes, comme moi-même, comme ma propre chair.

•••

Il y a deux façons de considérer les contenus archétypiques de l'inconscient :

1) comme le dépôt des anciennes cultures, avec ce que cela peut présenter d'extraordinaire et d'effrayant, comme d'avoir, chat, une casserole attachée à la queue;

2) comme une disposition individuelle, native, le pouvoir de l'esprit à tout détenir, tout recréer, effaçant du coup la réalité « objective » dans la révélation du face-à-face solitaire entre Soi et Dieu;

la seconde option étant, bien entendu, la juste, celle défendue, entre autres, par Alan Watts, puisqu'il m'en souvient.

•••

Dieu est un arbre peuplé de chats.

•••

Il ne faut pas confondre l' « attachement » et l'amour. C'est ce que nous répètent les religions.

Par exemple, je peux dire que j'avais -enfant- un « attachement » pour les lieux où je vivais, la cour étroite devant ma fenêtre, le mur immense et noir où nichaient quelques hirondelles et qui bornait ma vision, « attachement » tel qu'il me faut avouer qu'à cause de lui, je crois au secours moral de la matière inerte.

Mais cet attachement était en fait tout simplement de l'amour, un sentiment, une affection, qui s'adressait avec force à tout ce qui, contrairement au reste, se laissait adorer par moi.

•••

Dans un monde où la majorité d'entre nous n'est pas à même de dire pourquoi elle est venue au monde, la souffrance des artistes consiste peut-être moins à souffrir de l'être, d'être ce qu'ils sont, qu'à ne pas être compris tout simplement sur le principe de la vocation.

•••

L'intellect est un merveilleux outil qui tient surtout du scalpel. Les contradictions de la vérité ne paraissent exister que pour lui permettre d'exercer sa fonction mutilante.

Ce qui défie la raison cartésienne n'en doit pas moins exister -irréductible- car cette « philosophie » n'a été bricolée que pour promouvoir l'intellect au rang de puissance suprême dictatoriale.

•••

Nos campagnes millénaires avec leurs patients trésors d'art et de culture, humblement et courageusement créés, conservés, les chemins, les ponts de pierre, les églises, se dressent tout à coup devant moi par la magie d'une simple odeur d'herbe coupée...

•••

Toutes les choses belles, les choses impossibles, auxquelles nous ne croyons pas, existent.

•••

Les idoles à trompe (oui, Ganesh, qu'évoque Baudelaire)
et tous les dieux du panthéon hindou : Brahmâ, Vishnu, Shiva, Kali la maléfique, la Danseuse aussi, Celle qui a six bras, les dieux à bec, les dieux sans yeux, les dieux des souterrains,
tous les monstres, les nains griffus, les géants armés de tentacules,
ceux qui habitent les trous, les flaques, les cloaques,
insectes, vibrions, sangsues,
les goules, les incubes, les dieux noircis, puants, les immondes,
les plus hideux, les plus terrifiants,
ceux qui veulent du sang en échange, de la chair humaine,
les dieux aztèques sans pitié,
les dieux à couteaux, à dents, à garrots,
les dieux à baillons, les dieux de soufre, les dieux de poison,
je les invoque, je les appelle à la rescousse, sans vergogne, sans honte,
désespéré par Toi, dieu chrétien, désespéré, ô mon Dieu Unique et Absolu.

•••

Si je ne me trompe pas, l'ordre naturel a voulu un jour que naisse sans père biologique un enfant à qui nous nous référons depuis sous le nom de Christ.
Cette exception n'a rien que de plausible scientifiquement car l'ovule féminin contient indiscutablement le génome complet d'un individu potentiel et ce n'est pas un si grand miracle que son développement autonome dans un cas unique.
La religion chrétienne est la seule qui présente à la fois le Dieu le plus inaccessible et le plus proche des hommes, trop lointain et trop proche pour beaucoup d'entre nous.

•••

Bien sûr que le Mal existe ! Qu'alliez-vous imaginer, avec vos images d'Epinal, la poésie, l'enfance préservée, la blancheur, l'innocence ?

Nous naissons avec la connaissance du Bien et du Mal, héritée du péché originel, l'ego, l'intellect, et autres cadeaux du Diable.

Ouvrez les yeux ! Ne vous cachez pas la tête dans le sable !

Quelle stupide éducation j'ai reçue de ma mère qui n'osa jamais rien m'apprendre parce qu'elle craignait de me corrompre, me livrant ainsi sans défense à toutes les tentations.

Ah, si ! elle m'interdit toute fraternité comme dangereuse ! On ne parle pas aux étrangers ! Stupide, stupide et méchant ! Mais dire la vérité, décrire, expliquer, prévenir, la seule méthode, elle n'osa pas.

De quoi est coupable celui qui cherche dans le labyrinthe obscur ?

De se heurter aux murs ? D'errer ? De rencontrer le Minotaure ? D'être dévoré ?

A la fois victime et coupable. Meurtri et honteux.

Expiaut des péchés qui sont déjà en eux-mêmes souffrance, expiation.

Ouvrez les yeux, dressez-vous sur vos pattes de derrière ! Le Mal est fait, il faut vivre avec.

Soyez des êtres humains non de pitoyables créatures nostalgiques du Paradis Perdu !

(Exhortation pour moi)

...

Toutes les condamnations péremptoires des « conformes » à l'égard des « déviants » reflètent l'état de prisonniers dans lequel ils se trouvent : prisonniers de leurs complexes, de leur inconscience.

Libres, ils manifesteraient au moins un étonnement apitoyé, de la commisération, de la compassion pour ceux qui se sont trouvés une prison différente de la leur....

...

La guerre, c'est ce que nous apprenons tous en premier.

Prenez la plus douce personne, une délicate, rêveuse jeune fille, grattez l'apparence, et vous découvrirez trop vite, sous la tendre enveloppe, un juge sans pitié capable, contre telle faute qu'elle a cru voir commettre, tel manquement involontaire, telle erreur fortuite, de condamner sans appel, et de coiffer, avec un zèle féroce, la cagoule du bourreau.

Le crime n'existe en vérité que dans son imagination, elle met, pour le venger, toute la passion (ah, oui, *dévorante* !) dont est capable sa farouche jeune âme !

(*Guerre sur la terre aux hommes de mauvaise volonté* !)

Pourquoi les artistes, (et pas mon père, dit la danseuse) s'enthousiasment-ils, et parfois avec exagération, devant la beauté de la Nature ?

Parce qu'ils sont créateurs, ma p'tite dame, et que cette disposition les conduit à se demander comment ils s'y seraient pris eux-mêmes s'ils avaient eu à inventer le lion, par exemple, ou la mésange, ou la simple renoncule des prés (bouton d'or). Leur incapacité évidente d'égaliser les pouvoirs du Créateur Suprême s'accompagne d'une reconnaissance objective, technique, et non sentimental-dégoulin-puérile, comme certains suppôts de Satan font semblant de le croire, de l'oeuvre en question.

•••

Si vous vous demandez par quel mystère quelque chose qui ressemble à un vrai talent se trouve exposé ici comme en manque de reconnaissance, et que cette étrangeté vous fait douter implicitement de votre jugement, c'est que vous êtes encore habitué à une société dans laquelle d'occultes intermédiaires tout-puissants, (rarement désintéressés), choisissaient pour vous.

Grâce à l'Internet vous pouvez décider personnellement, retrouver le rôle critique que le public d'aujourd'hui a sensiblement perdu.

Profitez-en !

•••

Eloge de la morale

Notre société est inhumaine, épouvantable. Cependant la plupart de ses membres, considérés isolément, sont loin de lui ressembler. Par contraste, ils apparaissent même souvent, quand il ne s'agit pas des victimes absolues, qui sont toujours répugnantes, atrocement -(par victime il faut bien sûr entendre ceux qui finissent par adopter la plupart des valeurs qui ont cours, qu'elles soient de haine, de méchanceté (violence, dérision, etc.) ou de soumission, de faiblesse)- comme paradoxalement intacts, exceptionnellement brillants. Il suffit en fait de circonstances favorables et d'avoir un vrai contact.

Mais le péché aujourd'hui, dans cette société toute-puissante, organisée à tous les niveaux, bardée de lois, de règlements, ne permettant aucune échappatoire à l'individu, n'est pas d'être méchant mais tout simplement indifférent, passif. Je ne parle pas de charité matérielle. Je parle d'un militantisme moral, je parle de faire le bien en refusant le mal, de propager des idées, d'entrer dans les rangs spirituels de ceux qui en ne souscrivant pas aveuglément au statu quo, se donnent la faculté de juger et de créer.

Bon sang ! Il n'y a pas que la société ! Il n'y a pas que le règne humain, c'est-à-dire pour chacun d'entre nous une histoire personnelle commencée à la naissance, quelque part, avec l'élaboration de la langue, et la construction d'un moi ridicule composé de toutes les prescriptions d'abord de l'entourage immédiat puis du reste de la communauté. Il y a une part sauvage, naturelle, engagée dans un dialogue sans réponse avec l'inconnu, (que j'appelle Dieu). Il y a les aspirations de l'âme ! Quitter cette enveloppe, aller ailleurs ! Etablir sur la terre un monde qui ne nie pas ces aspirations ! Oui, il peut s'agir encore de religion quoique l'Histoire puisse avoir démontré les inconvénients rédhibitoires de ces pratiques. Mais notre société laïque, athée, n'impose pas que nous le soyons nous-mêmes ! Nous avons le droit de croire

à l'amour, païen ou sacré (c'est la même chose) ! Nous avons le droit d'établir avec autrui des relations qui ne soient pas toutes d'intérêt économique. Et de fomenter la résistance. Et surtout de ne pas voir dans les lois abstraites mais dans le devoir personnel le moyen d'établir la paix et la justice.

•••

Le raisonnement très simple qui m'animait à deux ans, lorsque ma mère m'imposa pour la première fois son arbitraire, reste, il me semble, toujours valable : je ne suis pas mauvais, pourquoi devrais-je supporter l'autorité d'autrui ? C'est ce jour-là que s'instaura ma passion libertaire. Tuez-moi, je n'en démordrai jamais !

•••

Dans ce pays (la France), on parle d'hommes et de femmes, de manière si naïve, si puérole. Mais *the fate*, le destin, le drame, la fatalité d'être, tel homme ou telle femme, le poids, le fardeau, la grandeur, cela leur échappe. Les Atrides, cela n'a aucun sens. La fatalité d'être unetel, unetelle, ils n'y comprennent rien. C'est affligeant. Un paysan crétois a une vue plus large de la vie.

•••

La seule chose qui donne vraiment un sens à ce simulacre de vie qui est le nôtre dans les conditions de civilisation que nous avons créées (métro, boulot, dodo) c'est de faire l'amour, c'est le sexe.

Quoi d'autre nous rattache aux étoiles, à l'illimité, à notre grandeur, sinon cet acte qui nous débarrasse de l'ego, de notre carte d'identité, et, dans la *petite mort*, nous propulse là-haut, dans les *espaces infinis éternellement silencieux*, pour nous permettre de renaître ensuite miraculeusement régénérés ?

A bien y réfléchir tout ce qui nous élève est ce qui ressortit en nous de la Nature, on a envie de dire de l'*animal*. Conjugué bien sûr, opposé même, à l'intellect.

La poésie, par exemple, qui n'est rien d'autre, dans le langage organisé, logique, que l'irruption de la liberté, de ce qui pourrait sembler folie à la raison cartésienne, comme de dire à l'être aimé, (E.E.Cummings) :

« Ton front est un envol de fleurs » !

N'y a-t-il pas là quelque chose qui ressemble à un orgasme -je ne me trompe pas ?- dans cette expression qui produit du sens -un sens réel, conforme à la vérité, immédiatement reconnu- à partir d'éléments en apparence inconciliables, inappropriés. Comme de la chair vulgaire et du désir, l'étincelle improbable, merveilleuse. Heureuse Nature, notre berceau, que nous n'avons de cesse pourtant d'abandonner, de détruire.

•••

Ainsi tu m'aimes, misérable créature, pauvre innocente, femme exquise dont la beauté ne signifie aucun talent ni supériorité ! J'agrée ton amour pour la première fois sans t'en vouloir de ta faiblesse, de ta conformité avec moi ! Je ne suis pas un dieu et toi non plus, tant pis pour moi. Mais je suis fatigué de souffrir, non par ta

faute, comme je le croyais, mais à cause de mes exigences irréalistes ! Marchons de notre pas résigné de victimes expiatoires, enfants d'Adam et Eve poursuivis par la Malédiction.

...

Combien de femmes ont compris que si les hommes les traitent parfois si mal ce n'est pas parce qu'ils les voient telles qu'elles croient être elles-mêmes : « *monceau d'entrailles* », mais au contraire des déesses, pire des dieux, *des dieux bons*, capables d'exaucer tous leurs rêves ? ! Enfin, je parle pour moi !

...

Il est bien évident que nous devons détruire la Nature pour continuer à régner sur le monde. Le vol d'un oiseau nous accable parce qu'il inscrit dans l'espace une volonté qui n'est pas la nôtre mais celle de Dieu.

Celle-ci nous impose de lutter sans relâche à notre salut et non pas de nous vautrer dans la bauge de nos erreurs. Inadmissible !

Je suis d'avis de tout détruire : forêts, cours d'eau, océans. De tout bétonner, de tout recouvrir. Qu'il n'y ait plus le moindre insecte, la moindre bactérie, vivant sous le soleil selon une loi qui n'est pas humaine ! Qu'aucun corpuscule, vibrion, ou molécule, invisible à l'oeil nu, ne frétille sur un chemin sinueux qui n'a pas été dessiné par nous ! Ne copule sans remords pour engendrer une existence imperméable à nos raisonnements, nos arguments ! Sauvage, insolente ! Comme le chat, par exemple, que rien ne fait dévier de sa noblesse, de sa majesté. Imperturbable face à moi, son supérieur ! Qui me regarde sans s'incliner du haut de son armoire, sur son perchoir, et que je hais !

...

Si la capacité à invoquer le Ciel existe spontanément, comme elle se révéla chez moi âgé à peine de quelques mois, en quoi la véracité de l'existence de Celui-ci constitue-t-elle un problème ?

Nous ne voulons pas tuer l'homme au nom d'une hypothétique réalité objective, de we ?

Evidemment le concept d'une nature humaine fondamentale aux limites imprécises ne satisfait pas les esprits « scientifiques », mais il faudra bien qu'ils se fassent un jour une raison et cessent de prendre leurs désirs pour la réalité.

J'ai écrit cela il y a environ trente-cinq ans mais j'ai envie de me répéter : « S'il n'y avait en nous que de l'humain, le diable aurait fort à faire. Il nous atteint dans tout ce qui nous dépasse ».

...

Il y a ce dont nos sens nous rendent compte et puis encore autre chose.

Il y a ce que je vois, que je touche, que je sens, que j'entends, défini, périssable, toi, par exemple, et puis, derrière, la Vérité éternelle, en laquelle ce que tu es, soluble, dénué d'importance, peut se résoudre. Et bien je voudrais que toi et moi dansions dans cette réalité-là, insouciant, réconciliés.

...

Rouge, celui des terres australiennes, de la latérite africaine et des boues ruisselantes du Brésil

Bleu sombre, triomphal du ciel, bleu saturé, absorbant toute ombre...

...

Plutôt que de renoncer à la culpabilité nous tournons la page. Il est plus facile d'oublier qu'on croit avoir tort que de se souvenir qu'on a raison. Nous jetons le bébé que nous étions, oui ça, sans hésiter, pour continuer à nous ébattre joyeusement dans l'eau sale du bain.

...

Mon père avait une façon de me dire : « *ta mère* », comme si celle-ci eût été une tare que je traînais avec moi, un péché, une erreur, un appendice abominable. De sorte que si la relation entre lui et moi avait dû être parfaite ç' eût été sans elle.

Il me confia aussi un jour paisiblement qu'elle était folle, au sens propre du mot, soignée qu'elle était alors à son insu (pour dépression) selon un arrangement conclu entre lui et le médecin, puis, m'ayant ainsi ôté l'innocence, (et l'insouciance...), il m'envoya trois jours après en vacances avec les voisins avec pour mission de m'amuser !

...

Nos lois, les lois humaines, ne sont faites en général que pour composer avec le Mal, non pour le vaincre.

Il se joue, sur cette planète, un drame exclusif entre les hommes et le Diable, jamais entre le Diable et Dieu, comme nous l'imaginons désespérément, affrontement dont nous ne voudrions être que les spectateurs. Que nous l'acceptions ou pas, que nous l'ignorions ou pas, que nous luttions ou pas, ici-bas, avec Satan, rayonne, très au-dessus et souveraine, la gloire absolue de Dieu.

(Bien entendu, ce sont ceux qui ne luttent pas qui sont dans le vrai.)

...

Il n'y a qu'une chose qui m'intéresse ici-bas : la Beauté.

...

... Jean X nous décrit maintenant un des aspects de sa vie de « débauché précoce » pour employer les termes de l'éditeur qui refusa le premier de publier « Victime ».

-« Chaque rencontre prenait la valeur d'un événement qui retentissait dans le reste de ma vie, par ailleurs insipide. Je ne veux pas dire exactement que ces moments constituaient l'unique pôle, mais ils ranimaient la tension sans laquelle ma vie de tous les jours m'eût paru quelconque. »

...

...Je vole avec chaque oiseau.

•••

La seule « chose » que j'ai jamais aimée sur terre c'est Dieu.

•••

Je cherche des gens intelligents, c'est-à-dire des gens qui comprennent qu'on n'ait pas forcément des idées très claires sur ce qui est « normal » et ce qui ne l'est pas. En matière de sexe bien entendu.

•••

Mon ami Einstein (je dis cela parce que, moi aussi, je ne porte pas de chaussettes), un poète celui-là, un vrai de vrai, véridique et dangereux.

•••

Je ne suis vraiment pas en mesure de donner des leçons aux autres, crois-moi, oui vraiment, mon humilité est immense à cet égard, ce qui n'a rien que d'honorable il me semble, et pourtant je sens, et je sais aussi par expérience, car tu n'es malheureusement pas la première, évidemment, que pour abolir la frontière qui nous sépare, franchir le pas, entrer dans ton lit, serrer contre moi ton corps, ouvrir ton sexe, puis jouir avec toi, ce que je désire plus que tout au monde, d'un désir lancinant, douloureux, et sacré, il faut d'abord que je me montre persuasif, dominateur, presque abusif, un donneur d'ordres, de leçons, oui, comme s'il fallait se montrer au moins capable d'abord d'accomplir de force psychologiquement ce que tu te refuses par ailleurs à accepter gentiment à l'étage inférieur.

C'est comme si tu me disais : « Enfin Monsieur, je ne suis pas celle que vous croyez ! Fi donc, quel cochon ! Et d'abord je ne prends pas au-dessous de vingt centimètres ! La vôtre mesure combien ? »

•••

Celui qui ne peut pas voir la beauté de l'accouplement humain
Poème de chair...

•••

Ce n'est pas moi qui nie être un génie, c'est Jenny.

•••

La société humaine est comprise dans la Nature. Certains d'entre nous se figurent qu'il n'y a rien au-delà des remparts de la cité. Nos lois leur paraissent un absolu. Mais tout ce que nous créons, tout ce qui nous appartient, fait partie de quelque chose, d'un monde plus grand, nos lois dépendent de lois plus grandes, et ne valent qu'en conformité avec une volonté qui n'est pas la nôtre.

...

Oui, moi, homme réfléchi, responsable, créé peut-être, comme certains le disent, à la ressemblance de Dieu, en tout cas riche d'immenses aspirations spirituelles, je sais reconnaître une vie animale semblable à la mienne, même une minuscule vie inquiète et candide, comme celle d'un moineau, (je les observe souvent, ils vont et viennent à trois ou quatre ou en bande plus nombreuse, petites flammes vaillantes battues par le vent) en laquelle je m'identifie avec gratitude, et que j'aime émerveillé. Il n'y a qu'une seule vie, la vie du caillou, de la graine, du poisson, de l'oiseau, la vie du cheval, la vie de l'homme, une seule vie, une seule pensée, aux formes multiples.

...

L'ego se construit sur des croyances, des idées, variables, changeantes.

...

Les « p'tites gens » ça n'existe pas réellement. Tous ceux qu'on appelle comme cela, « les humbles, la racaille, le populo », ne sont que des handicapés psychologiques, abîmés dès l'enfance par leur éducation, la transmission des complexes, des incompétences, la peur, la culpabilité, *ET* la misère. Les bourgeois, eux, ne sont indemnes que de cette dernière.

Ce que serait une humanité réalisée, épanouie, nous ne pouvons pas nous le représenter, car jusqu'à présent même les plus grandes personnalités, nos meilleurs représentants, n'ont existé que dans le contexte d'échec général, de ratage collectif, de médiocrité universelle. (Sauf Bouddha).

...

In petto : Le dragon c'est la créature fantasmagorique qui n'existe pas, que nous avons créé nous-mêmes et qui retient l'âme prisonnière.

Est-ce que quelqu'un qui penserait vraiment avoir eu « une jeunesse à écrire sur des feuilles d'or » oserait le dire ? N'est-ce pas, somme toute, le cas de tout le monde, arrivé à un certain âge ?

L'intellect c'est cette saloperie qui ne connaît aucune limite, aucun tabou et qui est capable, sous prétexte de raison, de commettre les pires transgressions, les pires folies !

...

Si je dois crever un jour, ou plutôt *puisque* je dois crever, j'aimerais bien que l'on sache quelles aventures j'ai vécues, quelle vie extraordinaire j'ai menée, quelles extrémités j'ai rencontrées, quels dangers, sous les dehors les plus anonymes, au milieu de tous, dans l'espoir qu'on arrête à l'avenir, si c'est possible, de minimiser les différences individuelles, qu'on prête à chacun l'attention et le respect qu'il mérite.

...

Je n'avais pas compris que tu es la tenante du titre, la championne de la loi, la parangonne des vertus, la fille de la maison, le saint esprit de la famille. Je n'ai vu

que le bébé tendre et confiant, la reine des pommes, la victime expiatoire. Ta candeur, ta limpidité m'ont abusé. Oui, pour être une victime –et le rester- il faut, quelque part, trouver sa récompense, sa satisfaction. Chez toi, naturellement, il s'agit de la conviction d'être la cheville ouvrière de la cohésion familiale, la clef de voûte indispensable, la condition *sine qua non* de la pérennité du miracle du *clan* !

•••

Il est humain, malheureusement, de vouloir ériger en règle générale, sociale bientôt, ce qui n'est, chez un individu, qu'un recours névrotique, une échappatoire contre telle ou telle immaturité psychologique. C'est ainsi que je m'explique que des peuples entiers, des cultures, se fondent sur des penchants, des faiblesses, contre lesquelles il me paraît juste et indispensable de lutter. La mainmise, l'emprise morale de la famille sur ses membres, me paraît une de ces horreurs dont nous avons orné l'univers au grand désespoir des étoiles.

Carnet 7

Pour moi l'art appartient à la sphère du sacré et ne peut en aucun cas être assimilé à un travail ou au divertissement profane. Je crois au chef-d'oeuvre car l'objet d'art, pour moi, est une espèce de procès-verbal, un témoignage de la rencontre avec les dieux. L'objet d'art par excellence, c'est le totem, ou le bâton de sorcier sculpté, avec ses plumes, ses morceaux d'os, ses gris-gris suspendus. Un tableau réussi, par exemple « La pie » de Monet, n'est pas autre chose à mes yeux. Si l'art abstrait tente d'épurer les signes de la beauté, il n'en continue pas moins à fonctionner de la même manière.

Il va sans dire que ma définition exclut tout ce qui met en scène le *chaman* avant sa rencontre mystique, tout ce qui se donne actuellement comme art et n'est en fait que la présentation dramatique de la recherche de celui-ci.



•••

Il faut être infantile pour croire au bonheur, et un enfant pour posséder la joie de vivre.

•••

Nous ne savons pas pourquoi la conjonction de formes et de couleurs, de signes, de valeurs, peints sur une toile, provoque en nous une émotion incomparable que nous appelons l'art. Nous ne le savons pas et nous ne le saurons jamais. Mais nous pouvons facilement supposer que cet agencement miraculeux exprime une loi complexe -harmonie, contraste, équilibre des différences, etc.- inexprimable autrement, qui, en l'évoquant, nous rappelle l'existence du divin.

•••

Les gens qui ont fait des pyramides autrefois voulaient construire des édifices durables aussi hauts que possible, probablement des gratte-ciels s'ils l'avaient pu. Mais, ne possédant qu'une technologie rudimentaire, ils durent dessiner une base gigantesque pour empiler la pierre jusqu'à la hauteur désirée. Des préoccupations plus intéressantes s'y ajoutèrent sans doute, choix du lieu, proportions, etc. Inutile malgré tout de chercher à l'origine de ces constructions un quelconque ésotérisme du triangle et un mystère autre que la prétention et la vanité stupides.

•••

Je ne sais pas exactement ce que je cherche. Peut-être le rêve érotique que j'ai commencé enfant quand j'étais la proie de messieurs très gentils et persuasifs. Quel rêve exactement ? Celui, peut-être, je ne fais encore que supposer, impossible, d'une licence absolue sous contrôle, sous domination, et sans conséquence ? OU reconnaître que je porte en moi la haine du Mal !

•••

Nuit crétoise

Aussi éloignés l'une de l'autre que soient la terre et le ciel, il y a des canyons crétois, des criques de pierre rouge aux parois prismatiques, s'élevant de la mer, qui communiquent directement avec le cosmos...

Durant les chaudes nuits phosphorescentes, dans les petits bois des sommets parcourus par les chèvres sauvages, des étincelles flamboient soudain entre les troncs puis circulent comme des éclairs avant de disparaître.

De grands rires relancés par l'écho se font entendre, rires inexplicables sans propriétaire, roulant comme des éboulis.

La nuit brille comme une patine d'objet précieux, ...

O nuit crétoise...l'unique amie.

D'un pâle et pur rayon glissant en travers sur l'à-pic ruissellent tout à coup des pierres précieuses...

.....

Les braconniers, tueurs de marcassins, qui sont venus ici reviendront : assassins.

•••

« Heureusement que l'Anarchie éclaire le monde de sa pure lumière. »

Jean Paulhan.

Bah oui ! je suis anarchiste... Je suis contre tout système... Je déteste les agrégats humains, les conglomérats, les grumeaux... Je n'aime que le lait humain bien lisse, la crème bien sûr, qui se forme toute seule, mais pas le beurre baratté par le diable, la nature humaine *battue, fouettée*, dans la société.

...

Elle avait parfois cet air ahuri, remontant au premier trauma, au premier conflit, des gens vraiment intelligents et bons confrontés dans l'enfance à la dureté destructrice de la connerie, et quoi qu'on ait pu dire méchamment par la suite à ce sujet, sa fierté ou son orgueil, ou encore son mépris d'autrui, n'étaient en réalité que les apparences d'une *mortification* profonde.

...

Je ne sais pas si vous avez déjà croisé un méchant ? C'est quelqu'un, vous savez, qui rêve de vous faire souffrir, de vous torturer, de vous faire *rendre l'âme*. J'ignore ce qu'il en est pour vous mais moi, ça me donne envie de rire. Toute cette rage, cette misérable volonté de nuire, adressée au Dieu virtuel que je suis, *très haut, inaccessible*, c'est vraiment comique.

...

Mes parents ont été de rares médiocres... Non, ne me dites pas que je suis méchant, comme je l'ai presque cru, comme j'en ai été malade, ce n'est que la vérité. Comment exister vraiment si l'on n'est pas capable de regarder la réalité en face ? Comment se conduire justement -oui, être *un juste*, je crois que c'est possible- si l'on n'est pas capable de savoir, au moins rétrospectivement, à qui l'on avait affaire durant toutes ces années de l'enfance, quand tout ce qui arrive, le moindre mot prononcé, un sourcil froncé, un simple silence, est tellement important ?

...

Je t'aime parce que tu es bonne, et que tu as un courage d'*enfer* ! Que tu te sentes et crois être une misérable créature rampante et humiliée, et tendes parfois à te conduire comme telle, n'a vraiment aucune importance à mes yeux puisque tu le dois en réalité à ces deux qualités.

...

Le premier pigeon s'est posé sur le mince linteau débordant de la fenêtre. Puis le second, le troisième, le quatrième, le cinquième. Evidemment cet événement échappa à tout le monde.

Pourquoi cette fenêtre et pas une autre, sur cette façade où il s'en trouve exactement cinq très rapprochées et toutes semblables ? Rien d'évident n'expliquait le choix qu'ils faisaient. Ces lois mystérieuses qui régissent l'univers, lois magiques, hors de notre perception directe, font battre mon coeur. Dix minutes après, ils étaient tous partis.

...

J'adore le monde que Dieu nous a fabriqué, l'interpénétration de l'esprit dans l'espace et de l'espace dans l'esprit, le flou de l'interface. Une cathédrale de quartz rose renversée à horizontale a glissé sur une pente invisible pour occuper la pelouse sous ma fenêtre parce que j'ai bu, peut-être, un verre de trop, ou parce qu'il fait un drôle de temps en cette fin d'après-midi, à la fois tragique et beau, d'une essence si particulière qu'il paraît absolument unique, incomparable, étrange, dangereux, et magique.

Le soleil tout à l'heure brillait dans une gelée artificielle grisâtre, spongieuse, maléfique, lumineuse noyé, chargé pourtant d'une aura bienveillante, et même d'humour, en parfaite adéquation avec mon esprit.

...

-Tant de choses étaient possibles autrefois...

-Elles le sont toujours.

-J'ai perdu ma vie à chercher l'impossible...

-Puisque tu le sais, arrête.

-Si l'on savait combien la vie est courte, on agirait différemment...

-Courte ou longue, n'est-ce pas la même chose ?

-Merde !

...

Moi aussi je sais faire des signes d'oiseaux, des signes de becs, de plumes, plumes, les rachis, les barbes effilées, les duvets, filoplumes, comme toi sur la toile avec du bleu, du jaune et du vert, toutes les nuances, voluptueuses, exquis, à se pâmer d'extase, profondeur, le ciel entier dans un céladon, dans un outremer, noyé, resplendissant, dérivant, plumetis, parpaing, glaçure, ô extase, peinture.

...

Je suis dans la chambre, je regarde par la fenêtre.

Dehors il y a un arbre.

Il y a un arbre dehors, dans un autre espace, dans une autre lumière, la lumière radieuse du soleil.

Derrière cet arbre, un autre, différent, dans une autre tranche de l'espace. Puis un autre, tous éclairés particulièrement, magnifiés.

L'espace a l'air d'être découpé en cartes lumineuses, claires, buvables comme une eau fraîche.

Ce n'est pas ma bouche qui boit, c'est mon oeil.

Ce n'est pas mon oeil, c'est mon âme.

...

-« Cette maladie existe-t-elle vraiment ? »

-« Bien sûr qu'elle existe, êtes-vous fou ? Des gens en meurent tous les jours partout dans le monde ! »

-« Ce que je veux dire c'est qu'il existe des conditions particulières à l'émergence des maladies, une prédisposition socio-psychologique, un état de l'esprit et de l'âme propice sans lequel aucune atteinte ne serait possible. »

•••

Vivre en banlieue c'est comme être pris dans une nasse qui fuit de partout. Les frontières, qui sont des abstractions vides de sens, vous cernent de toutes parts mais ne délimitent rien. Habitant ici vous êtes amené naturellement à vous retrouver ailleurs, dans la banlieue d'à côté, qui est rigoureusement semblable, mais porte un autre nom, un ailleurs interchangeable, absolument fuyant et identique, qui n'est par-dessus le marché ni la ville ni la campagne, mais tient des deux à la fois.

•••

Il y a des automnes qui sont aussi prometteurs que des printemps. Cette saison où tout finit paraît conduire à des plaisirs plus exquis encore que n'en promettait le renouveau. Rien que de vague mais dilaté, immense, et serein. La perfection, l'équilibre, l'harmonie.

Tout est apaisé.

•••

Jusqu'à présent j'ai fait de la littérature comme d'autres font la guerre, éloigné du public comme un militaire de carrière l'est des civils. Malgré l'enjeu des combats, la violence, le danger, aucun encouragement des masses apathiques qui continuent à l'arrière leur train-train pacifique.

Quelle guerre ? Celle qu'un enfant qui a cru en ce qu'on lui enseignait : la bonne parole, la juste expression, l'art, croit devoir faire pour perpétuer ces valeurs.

Jeune homme, mes maladresses, prises pour de l'originalité, me valaient encore un certain succès, mais les indiscutables progrès que j'accomplis à partir de quarante ans mirent bon ordre à cela.

Mais, avais-je raison ? Est-il vrai qu'un artiste doit acquérir son métier avant toute chose, avant de se soucier de notoriété ?

Ou pire erreur encore : avais-je raison de croire que la notoriété découle forcément de la réussite artistique ?

Il se peut bien que j'aie eu tort.

•••

« Le génie », dit-il, « n'est pas autre chose que l'appréciation préservée de la perspective générale. Rien d'autre que la capacité à reconnaître d'emblée ce qui s'inscrit dans le schéma global, je suis tenté de dire «divin» (à l'instar d'Einstein qui prônait la religiosité naturelle), qu'il s'agisse d'une pensée, d'un concept, d'une prétention morale, etc., ce qui fait sens, déduit du sens général de la création.

En fait, je suis en train de vous dire que la science infuse existe bel et bien -ça, croyez-moi, est un de mes chevaux de bataille- n'étant au fond rien de plus que la conscience de soi !

Ce n'est pas difficile à prouver», ajouta-t-il. «Songez par exemple à la découverte de la métallurgie ! Comment croire que la simple imitation de la nature, comme on le prétend généralement, ait pu conduire l'homme préhistorique à fondre des minerais ? Cela supposerait, dans le cerveau «vierge» de cette époque, une anticipation de la technologie encore inexistante, le patron d'un comportement, un «programme», ce qui, sous prétexte de rationalité, revient à nier précisément ce dont les rationalistes sont si fiers : la liberté.

N'est-il pas plus logique et plausible que la connaissance des propriétés des minéraux, en tout cas son amorce, surgisse dans l'esprit humain par intuition, suggestion déclenchée par la vie elle-même, la réflexion naturelle ? Prescience, si l'on veut, inspiration, oui, symptôme de ce si répandu *génie* que nous détruisons systématiquement chez les enfants.»

•••

Je n'ai pas rêvé : le ciel était vert.

La mer soulevée

-écran gris, cinéma liquide où se dissout à tout jamais une séquence jouée une seule fois, armée morte, pouvoir délayé-déjà se soulève encore.

O cris de la «rauque chanteuse»

vent disert de la bonne aventure

fluides passes gémeaux navette lancée rattrapée fils d'un écheveau mouillé

il y a là de quoi s'inventer la symphonie même pas musicien

la peinture un peu peintre

la poésie

le monde

la transfiguration.

Nos pieds se crispent sur les rochers.

Bonne tempête enlève nos âmes.

•••

Je crois que si vous consentez à vous avouer que vous n'avez rien à dire, que vous êtes vide, dénué d'importance -ce que se refusent à faire trop de soi-disant écrivains car ils s'imagineraient sans doute pactiser avec le néant- alors tout à coup chaque chose que vous pensez, que vous éprouvez, il devient nécessaire de l'exprimer, il faut la faire entendre.

Qui peut accomplir cela sinon celui qui n'a aucunement choisi d'*être* (écrivain) mais qui assume sa *vocation* ?

Vous comprenez à présent pourquoi Baudelaire distingue entre les poètes « naturels » et les autres ?

•••

Je ne suis pas fait pour habiter dans un appartement ; je suis fait pour habiter dans la nature. Oui, je suis fait pour habiter l'espace, la vaste création dominée par le ciel. Le monde varié, où le temps, les saisons, montrent, comme au théâtre, des changements à vue qui grouillent de vies extraordinaires différentes de la mienne. (L'ennui qui m'accable quand je suis dans un appartement n'y existe pas.

Que de vices engendrés par l'ennui ! Pour échapper à la monotonie, on pourrait tuer ! L'esprit moud ses sombres projets au goût amer de meurtre.)
Dehors ! L'abri où je dors n'est pas ma maison, ma maison est le monde ! Ma porte n'est tout au plus qu'un pan de mon manteau dont je me couvre parfois mais je ne peux pas préférer mon vêtement à ma planète.

Carnet 8

Toutes les femmes sont des pythies mais qui ne parlent pas...
et nous les hommes (peut-être) les *pneuma ponéron*, les esprits malins, qui, entrant par le bas dans le vagin (à en croire Jean Chrysostome), leur mettent, ainsi que l'écume, l'oracle à la bouche.



...

N'ai-je pas le droit d'être, aujourd'hui, un lapin ?
Puis demain, peut-être une mouche, six heures durant, avant de redevenir, et ce à tout jamais, un homme ?
Ou un veau ? Un mouton ? Un chien ? Une truie ?
Mon Dieu, qui peut bien m'en empêcher ? Toi ? Ou toi, peut-être ?
Toi, le lézard, mais de quel droit ? Toi, la dinde, tu ne manques pas de culot !
Dieu Lui-même n'a garde de s'en moquer, ou de l'interdire, et ce serait toi, serpent, grenouille, asticot, qui viendrait me contrarier ?
D'aucun savoir que j'ignore peut se prévaloir contre moi un pensionnaire du zoo humain.

...

Je sais absolument tout de ce qui ne peut d'aucune façon s'enseigner.

...

Je suis désolé que vous ne compreniez pas cela, mesdames et messieurs, jeunes hommes, mesdemoiselles, mais depuis le jour déjà bien lointain où j'ai contemplé au ciel l'étrange objet sans nom terrestre, la fleur de flamme, la flamme semblable à un bouton de rose rouge, je ne puis emboîter le pas de personne... isolé dans mon respect, mon extase.

...

Les héros sont morfondus. Et les jours ont déraillé. La prison est un abattoir. La morgue une université.

Bois le philtre politique et rejoint ceux dont la mandibule claque au vent, les vertèbres tintinnabulent, les tibias dansent la gigue.

...

Les ingrédients de l'*humanité* : souffrance et intelligence.

...

Je n'ai pas lu ce livre qui paraît chez l'Harmattan, mais ce résumé n'est-il pas du caviar ?

« SOUS LE SOLEIL DE BIG BROTHER »

Précis sur « 1984 » à l'usage des années 2000. Une relecture d'Orwell

François BRUNE

L'homme est un animal de pouvoir collectif. C'est au sein de hiérarchies, de castes ou de classes qu'il légitime son désir d'écraser. C'est à l'abri des identités collectives qu'il s'offre les sombres plaisirs de l'intolérance majoritaire. Face aux pouvoirs qui nous menacent, ou qui nous tentent, l'auteur de 1984 nous engage au devoir d'irréductibilité. Demeurer rebelle reste le seul moyen de demeurer humain. Relisons Orwell

(168p, 85f) ISBN 2-7384-9611-3

...

On a bien progressé depuis Valéry. On savait les civilisations mortelles; on va démontrer que la planète toute entière l'est aussi.

...

Au début, chacun sait que le Ciel est fait pour lui. Puis l'oublie.

Il peut paraître présomptueux, ensuite, de retrouver cette évidence. *Pour soi, pour soi seul* ! Et pourtant c'est l'unique, l'absolue vérité.

...

D'habitude on occulte le sexe comme si, au-dessous de nos visages civilisés, plus bas encore, au-dessous de la ceinture, quelque chose de dangereux et de sauvage existait, *lui* donc, le sexe.

Mais il suffit de voir un monsieur d'âge mur, naguère respectable, privé de ses vêtements, devenu d'un seul coup fragile, vulnérable, pour comprendre que la vérité est exactement l'inverse de ce que nous croyons : le plus sauvage et le plus dangereux c'est notre masque social, nos prétentions intellectuelles, notre hypocrisie. Le sexe presque ridicule, dérisoire, est peut-être la meilleure part de notre personne.

•••

Laissez-moi chanter le Tout, non seulement contemporain mais éternel, non seulement esprit dans la ville mais âme dans la Nature

Laissez-moi chanter les bois les prés la lumière au-dessus des tours des murs des arcades

Je sais le chant de celui qui n'est pas seulement une part du monde mais le monde tout entier

Celui qui se connaît en chaque souffle en chaque apparition frère de l'arbre amant de la pluie

Le poète le savant qui n'entend que Dieu pas les hommes

Le philosophe qui peut dire au conquérant, au tyran : « Ote-toi de mon soleil ! »

Ou celui qui a bu la ciguë

Je ne sais pas par quel prodige un homme qui n'est rien peut se sentir la somme complète de la création

Mais je suis cet homme.

•••

Il y a entre nous et la Vérité la distance infranchissable correspondant à la proximité absolue, puisque nous n'En sommes qu'une partie, puisque nous sommes Elle-même. Vouloir L'approcher, comme l'ont résolu les scientifiques, revient *ipso facto* à s'En vouloir séparer, s'En abstraire, à La faire reculer de la distance définie à l'instant, par aveuglement d'origine psychologique, absence de don poétique, mystique, défaut d'intuition, dans tel cadre culturel inadéquat.

Les lectures de plus en plus perfectionnées que la Physique fait du monde ne nous procurent que des moyens supplémentaires, élargissent sans doute notre rayon d'action, mais sans augmenter nos capacités spirituelles, proprement dit nos *pouvoirs*.

On ne peut parler d'Elle qu'en parlant d'autre chose...

•••

Tout est tacheté, oui, c'est ça, ocellé sauvage, constellé immense, hachuré de noir, barré rageusement, bigarré, rayé c'est beau, zébré extraordinairement, strié finement, marbré, veiné noblement, moucheté négligemment, pommelé quelle force ! tigré royal, jaspé de sang, bariolé au diable l'avarice ! bicolore-versicolore-multicolore, diapré ô merveille, moiré le rêve, arlequiné-fantaisie, chatoyant comme chat, irisé antique, maculé moderne, nacré poésie, dans la nature,

le tigre, le toucan, l'orchidée, l'oiseau de paradis, le zèbre, la vache, la lune, la truite, le crotale, le rouge-gorge, le narval, le fleuve, le granit, la création de l'homme très peu.

•••

La provocation est une forme du désespoir. Je ne sais pas si on l'a déjà dit. Probablement car c'est une évidence.

•••

Ceux qui me traitaient autrefois d'irresponsable (c'est arrivé, je vous assure !) parce qu'ils ne pouvaient que renoncer à leurs stupides rêves infantiles dès qu'ils rencontraient une opposition, un obstacle, se croyant ainsi adultes -résignés- et à même d'en tirer gloire, tandis que, sourd à leurs raisons, je continuais sans résultat (c'est vrai !) ni remords à échafauder mes projets originaux d'artiste, avaient tort. L'insubordonné, l'autonome, l'adulte en un mot, c'était, c'est encore, c'est toujours moi !

•••

L'idée que nous ne sommes que de minuscules bestioles maintenues prodigieusement par des forces invisibles à la surface d'une énorme boule de matière en fusion tournoyant dans un espace synonyme du *Mystère* ne devrait-elle pas stopper immédiatement le délire cartésien ? « Je pense donc je suis », cette ânerie de microbe effrayé par la réalité, me fait penser à un chasseur qui se mettrait tout à coup à traquer l'odeur de ses propres pets. La philosophie de Descartes est étrangère à l'amour.

•••

Toutes les professions de foi sexuelles, les credos, les délires sur le coït, fanfaronnades, vantardises, dithyrambes, apologues vaseuses, dérapages en tous genres, vicieuses justifications, perverses et sans raison, sont des messages d'amour.

•••

Je ne sache pas qu'on ait élevé quelque part, bord de mer, île vierge au milieu d'eaux limpides, « sous de vastes portiques teints de mille feux », dans un désert intact, le Monument, le monument à l'Intelligence humaine, à nous-mêmes. Car nous ne savons pas Ce qu'Elle est véritablement. Cristal d'une pureté brûlante, Rayon durci, flamme prise dans la glace, Harpie terrifiante surgie d'une goutte de lait. Elle est bien sûr la Beauté parfaite, La soeur aux doigts de rêve parfumés, mais le Couteau du sacrifice. Fourmillante Feuillue Vésiculaire. Aile de neige. Elle est le Vent mordant, capricieux, la Tempête, et le Calme plat sur une mer d'huile mais toujours d'une essence insaisissable. Pure épure, Braie dans l'incendie, Oeil du cyclone. Dans un désert sur une aire de sable la vibration gravide de l'air brûlant, la Danse des anges.

•••

Le moment est peut-être venu qu'un esprit qui ne se croit pas *fort* fasse entendre la voix d'une nouvelle raison, la voix de l'émerveillement et de la *croissance*. Car si ce n'est pas être faible que d'avouer trouver partout, comme moi, du mystère, il est fort aussi, paraît-il, de refuser de succomber à l'admiration, à la foi religieuse, à l'espérance. Puisque qu'une cause reconnue, démasquée, n'aurait rien d'adorable. Mais est-ce vraiment la vérité qui importe ou de passer pour un *esprit fort*, esclave toutefois d'une vanité plus ridicule que la croissance même erronée en Dieu ?

Le Dieu en qui je crois n'est pas moins inconfortable que l'athéisme lui-même.

...

Je crois en la sublime Vérité comme en un ange salvateur qui vient du Ciel pour combler la vacuité de l'esprit délivré de la tyrannie de l'*Idée*.

...

Il n'est pas question d'envisager, fût-ce un seul instant, même hypothétiquement, qu'autre chose que l'amour prévale dans l'échelle des valeurs.

...

J'ai quelque chose à vous dire. Voyez ma langue qui se déroule comme un serpent, qui se dresse, qui darde, la tumescence qui augmente et mon capuchon de cobra qui se déploie. Et comme je me dandine, me balance, oscille et me raidit en vous fixant de mes prunelles de métal avant de cracher mon venin.

Car je suis le diseur, le parleur, le prophète. Celui qui se soumet à plus Grand et vous délivre avec des mots Ce qui autrement demeurerait invisible.

Je parle car je ne possède pas.

Je suis traversé.

...

Les gens de pouvoir me terrifient en imagination et me donnent envie de rire dans la réalité.

Pourquoi cela ?

1/ Ils peuvent me tuer en donnant un ordre. Ils incarnent la folie ultime, le délire d'une chair qui se nie elle-même dans la puissance. Ils ont rompu le lien fraternel. C'est le Diable.

2/ Quand vous les rencontrez, vous trouvez des enfants, assez naïfs pour croire en ce qu'ils représentent, assez stupides pour s'imaginer que je suis incapable de les percer à jour. Mais des *enfants fous* comme le sont presque tous les hommes dans la mesure où ils leur ressemblent. Se refusant à voir la vanité de leurs créations, l'absurdité de leur vie.

Et puis, enfin, quel pouvoir ? Celui de me tuer ? La belle affaire ! Ne savent-ils pas que la vérité renaît toujours de ses cendres, qu'on ne tue pas l'esprit ? Ils peuvent me tuer mais ils ne peuvent pas me vaincre.

...

Je m'étais aperçu à peine que j'existais
Je ne savais pas exactement si j'étais homme ou femme
De quel sexe étaient les émois qui envahissaient mon âme endolorie
Avoir mal Jouir à mort Aimer de toutes mes forces Me perdre
Si faible Si doux Insatiablement
Invinciblement.

...

Il n'y a plus personne autour de moi.
Plus personne dont le jugement ait la moindre valeur. Références, repères. Je suis seul.
Savez-vous ce que c'est d'être seul, de sa trempe, âgé comme moi, perdu comme si l'on avait été oublié par la faucheuse ? Regardant autour de soi comme au milieu d'une plaine glacée, déserte, dans un hiver d'une beauté à perdre la raison ?

...

Jouir, voilà la grande, l'unique affaire ! Au fond de toutes nos angoisses, de nos peurs, c'est le seul besoin, la seule espérance. Il faudrait être nu, et vide, comme la première fois, pour jouir encore. Mais nous ne le pouvons plus.
Tuer, tuer, pour jouir !

...

Tu trouves étonnant que j'aime ceci, ou cela, qui t'est inconnu, que je fasse telle ou telle chose apparemment étrange, comme si tu n'étais pas capable, pourtant, comme je le suis, de plonger loin en avant dans la mémoire immense et d'en tirer les souvenirs de toutes nos vies, alors même que nous n'étions pas encore tout à fait des hommes, par exemple, et après, quand nous détiendrons des pouvoirs discrétionnaires dans les empires qui resteront sans nom.
Ne te souviens-tu pas de nouveaux systèmes, de multiples soleils dans les autres galaxies, quand tu parcours en vrai chevalier errant les cosmos d'outre temps ?
Amours, créatures mystérieuses sans commune mesure avec celles que tu côtoies aujourd'hui... te rappelles-tu les éclairs violets qui transpercent les mondes et nous reviennent parfumés ?
Moi, je me souviens encore, toujours, des prunelles d'or d'une femme de lumière...

...

Le ceinturon sur les hanches, elle arquait avec grâce.
Je l'avais gaffée dès qu'elle était montée dans la spatonavette, à la station « Bétorion », avec un groupe de pégreilins qui se mouillaient les muqueuses. Je n'aimais pas trop sa trompe trop maquillée mais elle avait vraiment une chute de reins à galvaniser plusieurs troupeaux.
Vous vous souvenez peut-être de ce film tourné avant l'interdiction des émissions à ondes courtes ? « La Barrisseuse » ? Ben, franchement, elle était plus belle que la supernova du film !
Quand elle passa près de moi je sentis ses effluves et toutes mes membranes se tendirent. Bon, je sais bien qu'un robot même de septième génération n'est pas

censé ressentir les affects des créatures biologiques. Oui, c'est vrai mais pourtant... peut-être que des synapses imprévues s'étaient constitués par transfert proximal quand j'avais été entreposé avec les gamètes des reproducteurs ? Allez savoir ! Et même je perçus une excrétion de liqueur vasomotrice à mon appendice matrimonial. Carrément ! Aucune rameuse ne m'avait fait ça depuis des anniversaires.

C'est une horreur de se dire que le destin et le hasard ont partie liée et que la dégoupilleuse faite pour vous peut aussi bien n'en avoir rien à cirer que vous soyez programmé directement pour elle ! Le hasard et la fatalité, le héros et l'infini ! Je bavais comme une tronche, je pouvais déjà plus m'arracher de sa contemplation !...

•••

Quand on met en oeuvre son intelligence, l'intelligence humaine, qui est en soi un miracle, une simple, pure merveille, cela ne peut pas être dans un but mesquin de profit matériel, et encore moins d'exploitation d'autrui. Car se produirait inmanquablement la dégradation qui abolit la dignité, qui consume l'âme. C'est pourquoi malgré l'habileté, l'efficacité, (perversité, malice, machiavélisme, etc.) qui passent parfois aux yeux des imbéciles pour de l'intelligence, un profiteur n'est jamais qu'un con !

•••

Comment ne pas comprendre que tout est illusion ! Tandis que j'écris ces mots la Terre tourne sur elle-même et fonce à une vitesse vertigineuse dans l'espace. Les nuages avancent en ordre de marche comme une armée au-dessus de moi, puis se dispersent, voilant et découvrant tour à tour le soleil, qui, au loin, bombarde de lumière l'océan. L'eau s'évapore, la vapeur s'élève, très haut des nuages se reforment. Tout s'agite, tout bouge, tout se transforme, meurt, disparaît, renaît, et meurt à nouveau. Et dans ce maelström gigantesque, incessant, et sublime, des créatures relatives qui s'appellent entre elles « humains », indifférentes à tout sauf à elles-mêmes, s'entretuent pour de la considération, le pouvoir, l'ambition !

•••

La seule réalisation humaine digne d'admiration c'est la paix de l'âme.

•••

Ce n'est pas Dieu qui t'a frappé jadis, c'est ta mère. L'injustice fait partie de la vie, mais ne doit pas être confondue avec elle. Aujourd'hui tu peux arrêter de la combattre (la vie).

•••

Ce n'est pas nous qui changeons le monde, c'est Dieu.

Quand un homme contribue au progrès moral, réussit à améliorer quelques idées, ce n'est pas selon sa volonté personnelle mais en se soumettant à la Vérité, en devenant son vecteur. D'autres changements, simples *déplacements* du Mal, surviennent parce qu'un imbécile (dictateur, homme politique, financier puissant) l'a décidé. Mais cela n'a pas une réelle importance.

Carnet 9

Ma famille, tu sais... comme la plupart des gens, ils vivent dans un monde flou, imprécis, sans distinction tranchée entre le Bien et le Mal, et pallient à cet inconfort par une volonté d'appartenance au groupe, un désir d'identité communautaire censée les protéger, en cas d'erreur, contre une condamnation personnelle. Comment pourraient-ils aimer quelqu'un qui est différent d'eux sur ce point, qui n'a pas leur faiblesse, qui se passe sans effort du soutien qui leur est essentiel ?...

... Je crois en Dieu, le seul rempart contre la médiocrité, la médiocrité des sentiments, la médiocrité des appartenances...

... Si la famille est un bien indiscutable, comme vous semblez tous le croire, alors qu'en est-il de la communauté universelle ? Dans le meilleur des cas, la famille n'est qu'une étape, un tremplin vers la fraternité -sa négation !...

... Les familles les meilleures sont celles dans lesquelles les membres ne se retrouvent que pour se perdre à chaque instant, comme une interruption répétée de polarité sur un quartz, situation qui déclenche l'indulgence, la tolérance, et non pas la tyrannie sadique qu'on voit régner dans les autres...

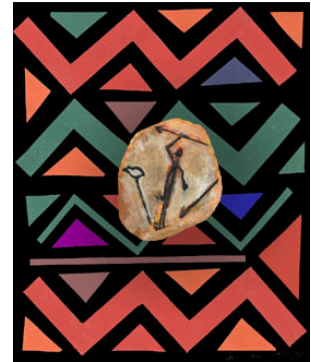
... (Je t'aime mais je ne t'appartiens pas. J'appartiens à Dieu. Mon amour pour toi m'est inspiré par Lui. Si tu es comme moi, je vais enfin pouvoir m' *amuser*. C'est vrai, je ne suis pas sérieux, je ne l'ai jamais été. Mais est-ce que la création divine te paraît quelque chose de sérieux ?)...

... Au fond, comme le dit J.J.Rousseau, peut-être bien que l'amour n'existe pas dans la nature. Pour moi cette latence, cette absence de tension qui permet le jeu, ce non-amour, est l'Amour, et l'ataraxie des Grecs qui n'est pas un vide, une négation, mais se ressent comme un bien palpable, une volupté, est la joie qui englobe tous les plaisirs contingents. En fait ce qui jouit est l'âme, ce n'est pas moi car je ne suis rien, **JE EST RIEN !**

...

C'est dans la cohésion de l'oeuvre, l'intangibilité de chaque élément par rapport aux autres, fut-ce une simple virgule, que s'exprime la personne de l'auteur. La plus petite altération portée à cet ensemble par un intervenant *autre* équivaut à une atteinte personnelle, une blessure faite non à sa vanité ou à son orgueil, mais à son être même, à sa peau !

...



Il neige des pétales de fleurs de cerisier.

•••

La vue d'arbres, de prairies, de montagnes bleues à l'horizon, voilà la vraie consolation, le seul remède à l'iniquité des hommes.

•••

Mother Cactus a vu le jour, cette nuit. Elle pique, elle gratte, mais surtout, *elle a toujours raison* !

Elle porte la barbe, une belle barbe noire mi-longue, carrée, qui lui donne l'air d'un ogre en jupe, d'un Landru féminin, terrorise les petits enfants et excite sexuellement les plus grands. Ils se demandent à quoi ressemble ce qu'elle dissimule sous les plis lourds, les plis sombres aux lourds effluves de son vêtement. Est-elle pourvue d'un pénis, rouge et luisant, effilé comme celui d'un chien, ou d'une vulve aux lèvres scalpées, orphelines ? Personne ne le sait, tout le monde l'ignore. L'idée les tourmente, puis les quitte. C'est trop difficile.

Elle tient son autorité du père, père fouettard, père éternel. Elle n'est rien, il est tout. Lui muet, passif, c'est elle qui s'énerve, qui gifle, qui punit. Pas méchante, mais con. Ainsi soit-elle, Mother Cactus ! (à suivre...)

•••

La sexualité ne se réduit pas au coït. Tout est sexuel mais n'a pas besoin d'aboutir à l'acte.

•••

Ce printemps, mon peuplier pousse dépeigné.

•••

L'histoire de Mother Cactus commence à l'origine des Temps. C'est ce que croient les petits enfants qui la regardent comme une montagne, une force sans âge. Ils la considèrent comme un résumé du Cosmos organisé, le bras de Dieu, presque Sa conscience. En réalité elle est jeune, même pas trente ans, indigne de la crainte superstitieuse qu'elle leur inspire, crainte qui ne provient que de la sienne propre qu'elle leur insuffle, leur transmet involontairement, en évoquant ses propres terreurs, les spectres qui la poursuivent.

Et de ça, elle est pleine. Elle leur dit qu'une chaussure sur une table fait partir l'argent, qu'un parapluie ouvert dans une pièce attire le malheur, que les êtres chers courent un danger de mort si vous passez sous une échelle. Ne cassez pas en sa présence un miroir : elle vous battrait, puis fondrait en larmes, et vous seriez convaincu d'avoir commis un péché. Peu psychologue, elle ne reviendrait jamais sur l'événement pour vous absoudre.

Mais il y a pire. Elle possède le pouvoir de faire goutter du sang du plafond, jour après jour, lentement, régulièrement, comme si la dizaine de cadavres empilés, chez la voisine du dessus, sur le tapis spongieux, les lattes du parquet imbibées, le plâtre, les solives, lâchait son jus horrible sans discontinuer. Et ça goutte, et ça goutte, les

murs en sont teints, et gouttent à leur tour, on patauge, on nage dans le sang. Dans le sang et dans les larmes. Et pour peu qu'une de vos soeurs soit malade, elle entourera la lampe d'un papier brun qui alourdira de ténèbres vos angoisses.

Pauvre Mother Cactus aimée du Malheur ! Il marche juste derrière elle, comme un serviteur attentionné tenant le parasol noir qui lui fait une auréole funèbre. On dirait Les Jeunes de Goya, sauf que la jeune dame est une mère, une mère qui lit un billet de mort, abritée du soleil par le Malheur en personne qui tient un parasol noir.

Poor, poor Mother Cactus !

J'arracherai tes épines, les unes après les autres... (à suivre...)

Que dit-elle, aux fins d'édification filiale, Mother Cactus ?

« Que votre père ait tort ou non, je lui donnerai toujours raison contre vous. Inutile de chercher à m'attendrir, enfants, engeance rusée, je suis sûre du bien-fondé de ma méthode. Où irait-on si les parents ne faisaient pas front commun contre leur progéniture ? Ce serait la fin de l'obéissance et du respect, la fin des convenances. Je vous sacrifierai sans hésiter pour maintenir la piété que vous lui devez ! »

Se doute-t-elle qu'avec le père méchant qui est le leur, elle les envoie ainsi directement à l'asile de fous ? Non, j'en suis sûr. Coincés entre elle, la gentille, et lui, le méchant, comme entre le marteau et l'enclume, ils ont du mal à se construire un équilibre. Mais elle n'en démord pas.

Comment une femme gentille, et même bonne, plutôt jolie sans sa barbe, a-t-elle pu tomber amoureuse d'un homme dépourvu du moindre sentiment, imperméable à toute émotion, qui n'aime rien tant que maintenir sous l'eau la tête de quiconque cherche à remonter, pas méchant au sens commun -qui confond violence et méchanceté-, non, mais cruel, glacial, démoniaque, c'est ce que je ne comprends pas encore tout à fait. Je me suis rendu compte qu'il existait, sans doute existe encore, une catégorie de femme qui croit que la soumission est une qualité féminine, un apanage du sexe, comme si la servilité exaltait la grâce particulière de leur nature.

Au fond peut-être que le préjudice subi par ses enfants vient davantage de sa constance, de son entêtement, que de la folie qu'elle propage. Car Mother Cactus ne varie jamais, ne déroge pas, et c'est sûrement cet exploit, plus que la valeur qu'elle attache elle-même à ses convictions, qui finirait par vous contaminer. Mother Cactus est branchée sur l'absolu, il faut bien reconnaître qu'elle est impressionnante.

Ah oui, poilue, velue, est Mother Cactus. Elle ne se rase pas les jambes. Sous sa barbe, elle porte la moustache. Sous son tablier, elle a un tablier de forgeron. (Peut-être même bien une bite de chien, rouge, effilée, luisante... Moi, je me souviens du fouet argenté, de la mèche luisante, sinueuse, qui s'extraya du ventre de ma mère quand notre médecin de famille se redressa puis s'écarta d'elle parce que je venais d'entrer dans la pièce. Une anguille qui sortait de son pantalon, et qu'il remballa prestement. Ma mère resta couchée, sans réagir, les cuisses écartées, et ce fut lui qui lui demanda, au bout d'un moment, gêné, agacé, de se reprendre, de retrouver la contenance requise par la situation.

Le fait sexuel ne me surprenait pas, ne me choquait pas. Mais la réalité qui unissait ma mère et cet homme, réalité qu'il venait de remettre dans son pantalon, à peine sortie sous mes yeux vivante et visqueuse du ventre de ma mère, demeurait entre eux. Elle était dans l'air, elle remplissait l'atmosphère. Je me sentis envahi par un sentiment intense de jalousie contre lui. Aussi, lorsqu'elle crut, comment faut-il dire :

« utile », « adapté », « poli », de me forcer à embrasser (car je ne voulais pas, sacrédié !) ce monsieur, ce fut la *chose* que je crus embrasser, le *machin* aux soubresauts de poisson à l'agonie, la bite brillante prête à éjaculer, et avec un profond malaise pervers. Merci maman !)

•••

Redite :

Ce n'est pas nous qui changeons le monde, c'est Dieu.

Quand un homme contribue au progrès moral, réussit à améliorer quelques idées, ce n'est pas selon sa volonté personnelle mais en se soumettant à la Vérité, en devenant son vecteur. D'autres changements, simples déplacements du Mal, surviennent parce qu'un imbécile (dictateur, homme politique, financier puissant) l'a décidé. Mais cela n'a pas une réelle importance.

Oui, ce n'est pas facile : faire confiance à Dieu !

•••

Comment faire admettre à tous ceux dont l'unique réconfort est d'appartenir au plus grand nombre que l'opinion d'un seul a forcément plus de valeur que le diktat de la multitude ?

•••

Outrage 28. Enlever la chemise blanche, linge de corps blanc, de prêtre, d'ascète, dans la cellule aux murs chaulés, devant le meuble de toilette, la cuvette de faïence. Il y a un petit miroir usé pendu à un clou. Mur blanc, petite fenêtre au fond laissant passer la triomphale clarté matinale. Eau froide, ablutions. La chair légèrement bouffie, pâle, comme celle d'un malade, fragile, émouvante, de lys, de rose blanche, n'a pas servi à accomplir un destin.

•••

Le défi que devrait relever un écrivain du XXI^e siècle consiste à exprimer des sentiments nouveaux, mystérieux, dans un langage plus proche du cri, de l'onomatopée que de la littérature élaborée. Une gageure.

•••

Je n'ai jamais, absolument jamais, espéré, cru en, un secours extérieur.

•••

L'homme n'a pas d'autre prédateur que lui-même. Ce qui remplace avantageusement tous les serpents, coyotes, chacals, hyènes, requins, et autres méchantes espèces qui menacent leurs pacifiques ou trop faibles victimes.

•••

Si les poètes ont tant de mal, ou ne parviennent pas, à écrire des romans (regardez les efforts stériles de Baudelaire...), c'est parce qu'il n'entre pas dans l'esprit poétique la notion de système au sens habituel. Vraiment la liberté créatrice se sent davantage à l'aise dans ce qu'on nomme aujourd'hui un *chaos*, où les variations se définissent tout en restant imprévisibles, que dans la plate et mensongère organisation de la raison cartésienne.

D'ailleurs le terme inadéquat en l'occurrence de « chaos » en dit long sur la pusillanimité générale de l'esprit humain. Est-ce si difficile d'imaginer un étagement de logiques différentes, pourquoi pas contradictoires même, mais concomitantes, pour rendre compte de la réalité multiple, réfringente, amoncelée, insaisissable, infinie ?

•••

L'absence de candeur ne doit pas faire penser qu'il n'y a pas de pureté. On peut perdre l'une tout en gardant l'autre.

•••

Il s'agissait d'un type proche de la soixantaine, de taille moyenne, avec un début d'embonpoint, et une barbe de quatre jours, en quête de sa candeur perdue. Convaincu, à force de recherches sur soi, d'être âgé de plusieurs siècles.

Le fardeau paraissait quelquefois léger, mais souvent trop lourd. Avec le poids des ans, celui de péchés imaginaires... Usé, fatigué...

« J'aime bien ce gamin », dit Dieu.

•••

La mauvaise conscience n'est pas forcément le signe de la culpabilité.

•••

Mother Cactus règne sans conteste sur tous ceux qui croient la bêtise bonnasse et l'intelligence cruelle. Et qui donc comprennent tout à l'envers. Expliquent leur souffrance comme l'oeuvre d'une méchanceté déterminée. Ignorent l'enchaînement de causes diverses. Mother Cactus les fait souffrir, donc est méchante, donc est intelligente.

Mother Cactus n'existe pas !

•••

Glisser sur les lois de Dieu comme un patineur

Connaître la vie sans l'apprendre

C'est tout à fait normal

S'affranchir de la tyrannie de l'intellect

Faire la volonté du Très-Haut

Ainsi soit-il !

•••

On qualifie de grand politique, de véritable Machiavel (si ça signifie « imbécile », d'accord), un homme qui porte inscrit sur le front en lettres capitales : TARTUFFE ! Mais c'est vrai, je ne comprends rien aux hommes ni à la politique.

C'est ce même personnage historique qu'on a vu, nabot compassé, gros cul, tronche à la Droopy, balayer d'un regard faussement serein le lieu encore désert d'une future conférence en laissant percer une vanité infantile colossale. Monarque élu du caprice démocratique, qui doit se pincer au fond de sa poche pour être sûr de ne pas rêver.

•••

Servir la patrie ? Servir le thé, plutôt.

•••

Commencer par l'impossible. Répondre à la question : qui suis-je ? Parce que tout le monde renonce. Nos rassis philosophes qui font semblant d'oublier les tourments essentiels. Comment travailleraient-ils s'ils devaient affronter ce qui pose vraiment problème. Ou ce qui dispense d'en avoir jamais. La société humaine, (le travail, les règles, la corruption, la perpétuation), est entre les deux. Entre l'avant et l'après, le commencement et la fin. Voyez les Indiens qui deviennent siddhus, partent sur les routes, le devoir accompli, pour sauver leur âme. Eux, au moins, ils le savent.

•••

La mort, cette banalité. Mais si j'en parle, si je la désigne, à l'oeuvre partout, si je vous montre les zombis que nous croisons, morts dans l'âme, ou les tueurs d'âme, parents innombrables des foules de malheureux qui nous encerclent, vous allez conjurer cette réalité en arguant de mon sens du tragique, de mon irrémédiable romantisme, de mon pessimisme, de ma folie d'artiste. Parce que vous êtes mort, ou presque, vous-même.

Il y a des millions d'êtres qui n'ont plus rien d'humain qu'un coeur souffrant, plus d'âme, plus de volonté, plus d'esprit, plus de courage. Ni même d'espoir.

•••

J'ai adoré prendre l'avion, c'est vrai, le décollage, la poussée des réacteurs... Mais quand je vois de loin cette pointe de métal perforer la chair du ciel, l'azur tranquille, et laisser derrière elle son interminable colombine de fumée blanche, j'ai envie de vomir.

•••

LE DIEU DONT JE VOUS AI PARLE JUSQU'A PRESENT N'ETAIT PAS DIEU,
C'EST MON AME.

LE VRAI EST BIEN PLUS LOINTAIN, PLUS HAUT, INACCESSIBLE.

PLUS BEAU DANS SON ABSENCE.

INDICIBLE.

•••

Avec Dieu il suffit de demander une fois pour obtenir. En attendre autant des hommes s'appelle être fier.

•••

J'ai assis mon destin sur une seule chose : je hais le Mal !

•••

M'a-t-on assez fait peur, comme à tous les enfants ? Farci la tête d'idées toutes plus saugrenues les unes que les autres, hantises, superstitions, craintes démoniaques ? Elevé dans la terreur et l'angoisse, la peur de mal faire ? Culpabilisé, rendu sans confiance ?

Préparé, somme toute, à la vie inutile, la vie morne, la vie sans sens, de tout un chacun ? Transformé en victime du devoir, en envieux, en hypocrite. Tordu, annihilé, mis à mort ?

Prêt à pleurer en regardant le Cercle des Poètes Disparus ?

Mais, Mesdames et Messieurs, moi, coup de bol ou mérite personnel, je ne me suis pas laissé faire !

•••

Qu'est-ce que l'amour ? La promesse que tout ce que nous fait espérer de plaisir, de jouissance, de satisfaction, le sexe opposé (ou pas), et qu'il ne nous procure jamais par manque d'intelligence, sera enfin obtenu.

•••

Aucun être humain ne peut prétendre exister décemment sans la conscience de sa valeur. Cette valeur signifie que personne d'autre que lui-même ne peut lui dicter son destin. Aucun parent, aucune autorité. C'est en soi-même que réside toute la vérité.

•••

L'amour, au fond, c'est comme une greffe chirurgicale. Quel que soit votre désir de conserver la pièce rapportée, la partie qui vous faisait défaut, si celle-ci est perçue comme un corps étranger, il y aura rejet. Aucun leurre, aucun palliatif n'y change rien. Le greffon doit correspondre hors de toute volonté, de toute décision.

•••

L'art c'est quelque chose comme : « *Bienvenue au club dont je suis le membre unique* » !

•••

C'est en le Moi que le Je peut se reposer. Tout le contraire de Superman (*up, up, and away !*). Down, down, and here ! Faites confiance au Moi !

•••

La pureté et la solitude vont de pair.

•••

Bien malin qui peut prédire l'avenir, même si, trop souvent, en ces temps difficiles, l'impitoyable lumière de la vérité ne nous laisse pas le moindre doute sur le temps compté qui reste à l'humanité.

•••

Dans cette société moutonnaire oppressive, il n'y a qu'un pas de philosophe à misanthrope, comme d'intelligent à marginal.

•••

Les quelques 2500 ou 3000 années qui se sont écoulées depuis, mettons, les premières Panathénées, n'ont pas changé grand-chose à la nature, et le printemps adorable que je contemple ce matin est aussi pur, lumineux et exquis, que si je me trouvais encore en ces temps naïfs.

De nos jours, le coeur d'un homme normal lui fait souhaiter de voir disparaître la civilisation.

•••

Tenir debout tout seul, c'est pas facile, mais on y arrive.

•••

J'ai fait un rêve avec cette femme. Peut-être aussi avec les autres, d'ailleurs. Disons, en généralisant, que je fais un rêve avec les femmes. Ce qu'elles sont exactement, je n'en sais rien. Avec la dernière, il me semble apercevoir quelque chose sur mon côté gauche, du coin de l'oeil, (je n'ai pas besoin de tourner la tête, si je le faisais cela sans doute disparaîtrait), qui ressemble à un tesson de vitre, mais un tesson immense et aigu, planté en terre, scintillant des couleurs de l'arc-en-ciel depuis le rouge extrême jusqu'au jaune moyen, en passant par l'orangé rouge et le jaune orangé... toutes les nuances, brillantes, mouvantes, chatoyantes.

Qu'est-ce que cela peut signifier ? C'est beau mais inquiétant. Une seule chose est sûre, cette vision ne correspond pas logiquement à la personne un peu effacée, douce, timide, qui me l'inspire. Ne correspond pas, et cependant...

Peut-être est-ce l'image du sentiment que j'éprouve, de ma passion ? Cette douceur, cette tendresse, en prise sur moi comme la foudre tombée avec violence ?

Ou bien, plutôt, un portrait synthétique, symbolique, de cette âme limpide et pure, effrayante comme la glace et le feu mélangés, offensive comme l'innocence ?

Carnet 10

Qu'on y mette *rien* ou *tout*, ou encore *pas grand-chose*, ou un *peu*, selon ses capacités, on a besoin de la notion de Dieu pour désigner l'espace qui existe au-dessus du grenier, entre le toit et le toit, si l'on considère qu'il n'y a pas de ciel. Car il y a bien un espace, je le sais pour l'avoir visité à l'âge de cinq ans et demi, arraché à un désespoir absolu, un désespoir à côté duquel celui de Baudelaire eût été minable, hissé par les cheveux jusqu'au firmament infini à travers tous les ciels intermédiaires par milliers, à une vitesse fulgurante, remontant le temps, tous ses anneaux en même temps que les ciels, jusqu'à l'éternité !



...

Alors c'est ça : ils sont tous tapis sous l'escalier, blottis, entassés, dans l'obscurité, l'humanité entière, tandis que seuls deux ou trois d'entre eux entament l'escalade, que dis-je, la simple montée des marches, pas grand-chose, pas un exploit... rien que de normal. Et croyez-vous qu'il leur en coûte le moindre effort, à ces deux ou trois-là ? Et bien, non justement ! Ils se laissent plutôt aller, comme sur une pente, tandis que les autres, qui ne bougent pas, serrés les uns contre les autres pour se rassurer, transpirent et souffrent, font le plus d'efforts.

...

Nous avons eu quelques belles journées qui se sont succédé assez longtemps pour nous faire croire à un véritable été.

Maintenant, il fait nuit et je suis à la fenêtre, contemplant comme au théâtre la représentation d'une nature souveraine. Il vient de pleuvoir quelques gouttes qui ont fait monter les parfums de l'herbe desséchée. Le ciel semblait vide vers l'ouest, tandis qu'au-dessus de moi de grands nuages blancs passaient. Et j'ai aperçu au loin ce qui m'a semblé être l'explosion d'une étoile, ou un météore s'approchant de la Terre et grossissant à une vitesse effrayante. Peut-être était-ce une supernova en train de naître en nous absorbant ? Pendant quelques instants j'ai eu peur, mais ce n'était que la lune, intense, un peu rouge, dans une trouée inattendue entre les nuages.

Puis le ciel s'est refermé, grisâtre et faiblement lumineux, comme s'il n'y avait pas de nuage.

Il y a eu de nouveau le rougeoiement de braise comme un début d'incendie, éteint, rallumé, puis l'or éclatant du croissant délivré.

De nouveau tout s'est éteint.

Et puis il y a eu un éclair très éloigné, et j'ai attendu en vain le coup de tonnerre.

Je suis à la fenêtre, presque nu. Il fait chaud.

Bonheur.

...

Ce monde inhumain, ce monde absurde est fait pour nous. Parce qu'il nous ressemble. Ce sont nos craintes, notre timidité, qui nous retiennent de nous voir tels que nous sommes, immenses, fous, délivrés. Semblables à lui.

Alors, quand j'entends dire que Dieu joue aux dés, mais avec des dés pipés, ce qui est la réponse des physiciens actuels à Einstein (« Dieu ne joue pas aux dés »), j'ai envie de sourire. Cette problématique est celle d'esprits limités; la question elle-même ne se pose pas : nous sommes les dés, nous sommes la main qui les lance, nous sommes Dieu !

•••

Ceux qui ont perdu la confiance la cherchent *ailleurs*, derrière les masques que *Duplicité* veut bien leur tendre. On n'apprend rien dans ces voyages. Comme une onde concentrique qui court à la surface de l'eau la conscience s'accroît autour d'un point central invariable, qui est la *Confiance*.

Mais la confiance en quoi, en qui ? En ce qui est.

N'est-ce pas évident que toute étude, toute recherche motivée par le désespoir ne peut en rien aboutir ?

La perversité du cartésianisme est de proposer une confiance artificielle qui pérennise un état générateur du Mal. (Je hais Descartes !)

Dans le vrai, *je ne cherche pas, je trouve*.

•••

Crois-moi, il n'y a pas sur Terre que ce pays sans grandeur. Il y a encore là-bas, du côté où le soleil se lève, des visages de femmes et d'hommes beaux comme la terre, et des regards qui ont le ciel pour mesure. Il y a des pays de misère où tous, la paysanne, le manoeuvre, s'habillent, marchent, s'expriment, avec une aisance princière, des pays de misère où le voyageur que tu es recevra partout des cadeaux. La misère là-bas et la misère ici ce n'est pas pareil.

Il y a des fleuves lents, et des bateaux anciens qui les parcourent tandis que planent au-dessus comme des oiseaux les mélopées. (...)

Ils ignorent le mal et c'est pourquoi ils sont vulnérables aux pièges que nous leur tendons. Ils nous prennent pour des faiseurs de miracles, des démiurges, parce qu'ils sont humbles. Mais sur leurs brûlis pousse l'amour.

Et toi qui as vu construire une tour du tambour, tu sais qu'ils sont savants, autant que nous le sommes, mais plus près de la vérité que nous.

Quand ils auront compris que nous ne sommes pas supérieurs, que notre mode de vie n'est pas enviable, alors ils nous auront devancés.

•••

Si l'homme (le mâle humain) était ce porc immonde, ce monstre poilu, que tant de femmes continuent à craindre, à haïr, pourquoi la Nature, Dieu peut-être, lui aurait-elle adjoint cette merveille absolue qu'est Patricia, petite blonde à la beauté si parfaite, que la bave me vient aux lèvres encore rien que d'y penser ?

Et pourquoi Patricia, avec sa grâce et sa candeur lumineuse n'adorerait-elle rien tant que sentir sur sa peau mes grosses pattes de brute éblouie et maladroite ?

Tandis que toute mon éducation me fait sentir impur et honteux, elle plante dans mes yeux son magnifique regard bleu qui dit : « Tu peux y aller, je n'ai pas peur de toi ! » ("Kiss me, stupid !")

...

Amour, c'est le nom que tu portes, depuis le commencement des temps, nuage invisible flottant partout sur cette planète, au-dessus des peuples errants, des armées venus des steppes, longue écharpe blanche...

Partout, vallées verdoyantes, savanes brûlées... au coeur des forêts profondes, au-dessus des huttes des petits hommes.

Ils ne te voient pas quand tu te mêles à l'aurore blême, aux brumes du soir, aux tempêtes sur la mer.

Souffle tes fantasmagories et tes ombres, souffle tes silhouettes de sorcières, tes plumes blanches...

Entoure-les, ligote-les, fais surgir tes armées, qu'elles défassent les leurs.

Prend leurs enfants par la main, parle-leur à l'oreille, remplis leurs âmes.

Glisse-toi dans leurs paroles, leurs musiques, jusqu'à l'horizon.

Soumet cette planète comme une fièvre, une intoxication...

...

Si je peux encore danser aux prairies de la vie, à l'innocence, c'est avec un chat. Eux seuls me comprennent.

Ils connaissent comme moi, je connais comme eux, le jeu de la légère distance qui nous permet de nous aimer dans la surprise d'être vivant, comme des idiots, des imbéciles heureux, des pauvres d'esprits.

Ils savent comme moi, je sais comme eux, que ce que nous éprouvons n'est pas soi, mais un grain de poussière, un grain de pollen, un grain de sable qui bloque les rouages de la machine-folie, de "je-suis-celui-qui-est", puisque nous ne sommes rien, justement, que poussière.

Celui-ci penche la tête et me regarde, inquiet sans raison, conscient de l'être, suspendu à cette sensation comme une marionnette à un fil, attend que j'en rie, m'en remercie -ça je le sais je ne sais pas comment- puis repart, joyeux, reconnaissant, plein de désir et de passion.

Cet autre, ambulatoire indocile, sinue entre mes jambes comme pour emmêler les fils de nos deux vies, croise ma route, la coupe, la recoupe, me fait trébucher, m'épuise par cette lutte fratricide, qui veut peut-être dire : "je t'aime, reste avec moi". Je le regarde glisser entre mes jambes, il n'y a ni fils, ni emmêlement : c'est un nageur dans la lumière.

...

Ces oiseaux portent mes espoirs.

Ils volaient vers le nord, là-haut, un couple, dans le ciel gris.

Le vent, la fraîcheur... Par delà l'horizon... Ils sont libres.

Mon coeur a battu dans ma poitrine, j'étais heureux.

Vivants, comme eux, de par le monde, s'élancent mes espoirs...

...

Tant que j'étais un pervers sexuel -oh, pas bien méchant, juste de quoi paraître intéressant en société, à peu près comme vous- je pouvais comprendre qu'on construisît des ponts, des barrages, des autoroutes, des ouvrages d'art, de plus en plus compliqués, savants, performants. Qu'on arasât une paisible colline, qu'on perçât une montagne souveraine, qu'on aplanît ceci, dressât cela... Il paraissait normal d'imaginer les tracés, les épures, abscons, intellectuels. Mais lorsque l'aiguillon secret cesse de piquer, que la brûlure intérieure s'apaise, que la vie se rassoit vraiment, que tout devient tout simple, écrit d'avance, en ordre pour l'essentiel, ces immenses prétentions de l'homme à s'imposer dans la nature apparaissent comme une divagation, une absurdité, une folie. Pourquoi ne pas se contenter grosso modo de ce qui est ?

Je livre cette recherche à qui pourra. Trouver la corrélation entre nos civilisations et nos refoulements psychologiques.

En fait, beaucoup d'auteurs, de philosophes, ont émis l'idée implicite que l'homme ne pouvait être qu'un pervers sexuel. C'est le sens de toute théorie qui considère l'humanité comme une fantaisie, une exception au sein de la nature, une mutation oblique par rapport au règne animal, et non son prolongement, son aboutissement.

Je crains beaucoup que les Européens, en bazardant la religion, n'aient jeté le bébé avec l'eau du bain.

J'aurais fait un bon Peau-Rouge en Amérique du Nord avant l'arrivée des Blancs.

...

Ces immenses draperies coupées dans la nuit sidérale qui ferment le fond de la scène, cette mise en scène solennelle de nos destins piteux, c'est Elle, la Nature.

Nous ne pouvons pas La voir sans éprouver la Reconnaissance, sans ressentir la divine *distanciation* qui abolit toute souffrance.

...

Humains, ne cherchez plus votre devise, je l'ai trouvée pour vous ! La voici, dans son cartouche ailé, voletant au-dessus de vos guerres, de vos charniers, de votre commerce, de votre science, terrible comme une malédiction.

Entendez-la, qui cliquette comme un squelette dans un sac :

" TANT BIEN QUE MAL " !

...

Je ne peux pas mourir sans T'avoir rendu grâce, sans rendre un peu du bonheur que Tu me donnes à être en vie chaque jour, Toi que je reconnais depuis ma mère dans chaque femme désirée, dans chaque femme aimée..., Patricia !

C'est une dette dont l'acquiescement seul rend la vie importante. Si elle n'existait pas, je n'aurais rien d'intéressant à faire.

Te rendre grâce c'est écrire. Et écrire, c'est me délivrer de ce trop-plein de force, d'émotion, de vérité, que sais-je encore..., qui m'étouffe, et dont je ne sais pas grand-chose avant de l'exprimer, sinon qu'il me vient de Toi.

Et ce faisant, je vis.

...

Il y a une manière irrévérencieuse de penser -blasphématoire, peut-être- qui n'offusque ni Dieu ni les anges mais qui fait peur aux hommes qui ne sont pas libres, une liberté sans mémoire qui n'offense pas les morts toujours présents qui nous protègent.

...

Je me suis levé en pleine nuit et j'ai vu le ciel, un ciel pur, clair, incroyablement jeune et dynamique. Les étoiles, pour la première fois depuis longtemps dans ma vie, et peut-être même pour la première fois absolument, m'ont paru pleines de santé, de gaieté, des fillettes, des sœurs, toutes proches, non de lointaines, distinguées, vieilles marraines.

Nous sommes tous trop conscients en général de ce que nous savons, c'est-à-dire de l'échelle temporelle du cosmos, pour sentir ce qu'il en est vraiment, la goutte d'eau du commencement dans l'océan de l'éternité voulu par Dieu.

Tout l'univers est en pleine innocence, un bébé... ça brille, ça clignote, ça gesticule, moi, je vous le dis, et c'est d'autant plus beau.

Cela me console de me savoir mortel. Mourir en pleine fête, en plein printemps, dans l'allégresse universelle, ce n'est pas, pour moi, gravement mourir.

...

On peut facilement s'imaginer que le destin extraordinaire d'un conquérant poursuivant la domination universelle présente pour l'univers une utilité supérieure, donc fascinante, voire admirable, mais on se trompe.

Tandis que règnent au-dessus la fureur et les grondements de l'épopée formidable qu'il commande contre l'empire ennemi, tout en bas, dans l'herbe, au fond d'un trou minuscule dans la terre, vient au monde modestement un bébé sauterelle porteur d'une mutation génétique qui servira à anéantir la race humaine à l'heure voulue et tout souvenir des caprices " historiques " de l'autre Napoléon.

...

J'aimerais sérieusement que vous ne me considériez que comme une apparition, un être sans limite, une sorte de fantôme ou de fumée sans contour distinct, ce que je suis en vérité, tant au physique (car je suis composé d'atomes c'est-à-dire de vide), qu'au spirituel.

Où commencé-je et où finis-je ? Je n'en sais rien et je trouve odieux que vous m'obligiez à faire comme si c'était différent.

Je sais, vous ne m'infligez cette restriction que parce que vous la subissez vous-mêmes, en vous y soumettant.

On vous a donné jadis un prénom et un nom, un âge que rien ne prouve vraiment, un sexe dont vous doutez quelquefois ou souvent, bref, toutes sortes de caractéristiques auxquelles vous devez vous identifier quoique vous vous rappeliez encore parfois l'époque heureuse où cela n'avait aucune importance.

Votre enfance.

A suivre...
